

# Le Pouvoir

Cours de Terminale

---

## INTRODUCTION

### I) LES GRANDES FIGURES DU POUVOIR

#### A) L'ESSENCE DU POUVOIR

#### B) LES MOYENS ET LES MEDIATIONS DU POUVOIR

#### C) LES DIFFERENTES FIGURES DU POUVOIR

### II) LES FONDEMENTS DU POUVOIR

#### A) LA DOMINATION ET SES RACINES

#### B) LES RACINES DE LA DOMINATION

#### C) LE POUVOIR, PRINCIPE VITAL

#### D) LE POUVOIR ET LE SACRE

## CONCLUSION GENERALE SUR LE POUVOIR

## SUJETS DE DISSERTATION

## LECTURES CONSEILLEES

## DEFINITIONS A CONNAITRE

## EXERCICE DE CONTROLE DE COMPREHENSION DE LA FICHE

## CORRECTION DU CONTROLE DE COMPREHENSION DE LA FICHE

---

## INTRODUCTION

- Dans l'ensemble des expressions qui comprennent le mot pouvoir, on peut distinguer celles qui emploient la tournure : « avoir le pouvoir de » de celles qui sont sous la forme : « avoir du pouvoir sur ». Ces deux tournures renvoient à deux sens distincts du mot pouvoir.

- Dans la tournure « avoir le pouvoir de », la forme de pouvoir est celle qui ne s'exerce pas sur des personnes, pas directement du moins. Elle se présente elle-même sous deux formes assez différentes l'une de l'autre :

1. « avoir le pouvoir de » comme capacité de faire, de créer ou de transformer ; il s'agit de la forme du pouvoir qui porte sur des objets : c'est le pouvoir de faire, la capacité de faire triompher

la volonté et d'atteindre un but, la possibilité effective de réaliser quelque chose, la faculté d'action et d'affirmation de soi d'un individu ou d'un groupe.

2. « avoir le pouvoir de » comme avoir le droit de ; capacité de faire, mais non pas au sens technique ou physique, mais au sens juridique : avoir le droit de faire quelque chose, droit qui s'ajoute à la possibilité ou au désir de le faire. « Avoir le droit » signifie que l'accomplissement d'une action est permis par la loi. Avoir le droit, c'est être autorisé par la loi. Avoir le pouvoir de, c'est donc non seulement avoir un droit, mais encore la capacité et l'envie de faire ce que la loi m'autorise à faire.

- Dans la tournure « avoir le pouvoir sur », le pouvoir a pour objet un ou des individus. On peut observer la présence du « pouvoir sur » partout où d'un côté au moins une personne exige, demande, suggère, ordonne et où de l'autre au moins une personne cède, obéit, accepte, se soumet, quels que soient les raisons et les moyens. On a affaire à du pouvoir chaque fois qu'on rencontre une situation dans laquelle quelqu'un parvient à faire vouloir faire ou ne pas faire à un autre une action déterminée.

- En ce sens, le pouvoir peut se définir comme la faculté d'exercer sur un homme une domination telle qu'on obtienne de lui des actes ou un comportement qu'il n'aurait pas adoptés spontanément. Il convient ici de distinguer le pouvoir de la puissance. Alors que la puissance est la possibilité de faire triompher sa propre volonté, contre les résistances éventuelles, quels que soient les moyens utilisés, le pouvoir désigne la capacité de contraindre et d'exiger permettant d'obtenir du « dominé » un certain type de comportement et ce de manière à réguler la société ou le groupe.

- La notion de pouvoir est alors articulée sur celle de domination qui suppose non seulement la discipline mais, quelles qu'en soient les motivations, une certaine volonté d'obéir et non une obéissance mécanique.

- En effet, si le pouvoir, comme capacité de contraindre, est énigmatique, c'est que la force en elle-même ne peut l'expliquer. Si la force et la contrainte violente peuvent être les moyens du pouvoir, elles ne sauraient cependant pas être tenues pour le fondement ou l'origine du pouvoir, pour la simple et bonne raison que, comme l'a montré Rousseau dans *Le contrat social*, la force ne produit que la force, tandis que le pouvoir exige l'autorité et l'obligation, le commandement et l'obéissance.

- Aussi l'essence du pouvoir est-elle à chercher dans la nécessité, pour les hommes, d'ordonner l'espace public de la communauté. Le pouvoir est alors l'ensemble des règles qui aménage et organise la vie en commun des hommes dans l'espace de la cité. Partout où existent des groupes humains constitués, le pouvoir existe puisque le fonctionnement du groupe humain suppose que des décisions y soient prises. Le pouvoir est donc la puissance autorisée et efficace par laquelle des décisions légales ou légitimes sont prises au sein d'un groupe.

- D'où la notion de pouvoir politique qui concerne le processus de la prise de décision légitime dans une société (sous la forme, selon Max Weber, d'un gouvernement ou d'un État, de la tradition ou d'un représentant individuel ou institutionnel). Par politique il faut entendre la dimension de ce qui est commun, de ce qui est mis en commun, par opposition au privé ou au particulier (politique vient de polis, la cité qui, au sens grec du terme, désigne l'ensemble des citoyens, des hommes libres déterminant eux-mêmes les modalités de leur vie commune).

- Dans les sociétés occidentales, modernes, le pouvoir est considéré comme légitime quand il suscite l'adhésion de la société. Le pouvoir du gangster est par contre illégitime. Tout pouvoir légitime constitue une autorité. Cette autorité dans les nations modernes est confiée à l'État et l'adjectif « politique » s'applique alors aux manières de concevoir l'État (systèmes politiques) et les régimes qui en résultent. S'interroger sur le pouvoir politique, c'est donc rechercher le meilleur pouvoir, c'est-à-dire le pouvoir le plus juste et le plus efficace, le plus conforme à la raison ; cela revient à déterminer la meilleure façon possible pour les hommes de vivre en communauté.

- Mais le pouvoir n'est pas seulement un objet politique, même si c'est à travers le domaine politique que s'exprime l'essence même du pouvoir. Le pouvoir est une structure dynamique, partout répandue, multiforme et complexe. Le pouvoir politique, le pouvoir d'État, ne sont qu'une des figures du pouvoir. Comme nous allons le voir, des formes multiples de domination nous enserrant de toutes parts. Avec le pouvoir d'État, longtemps considéré comme le pouvoir par excellence, on trouve de multiples pouvoirs de la vie quotidienne ; le pouvoir est pluriel, se glisse dans toute la vie sociale, dans l'enseignement, l'exercice de la médecine, les relations au sein de la famille, etc. On parle même d'un pouvoir sur soi.

- Comment le Pouvoir s'exerce-t-il ? Par quels moyens obtient-il une obéissance, qui peut aller parfois jusqu'à l'acceptation de sa propre mort ? Comment comprendre l'énigme de la domination par laquelle un homme devient le maître d'un autre ? D'où vient le désir de s'emparer du pouvoir et de dominer, si la domination est le noyau et le centre même du pouvoir ? La question du pouvoir nous renvoie ainsi à la nature de la domination. Le pouvoir n'est-il pas finalement un mécanisme de création, d'équilibre, de vie, en même temps qu'une stratégie de mort parfois ? Pourquoi, finalement, le pouvoir s'avère-t-il nécessaire aux groupes et aux sociétés ?

## **I) LES GRANDES FIGURES DU POUVOIR**

- Que requiert tout pouvoir pour s'exercer, qu'il soit ou non politique ? Quels sont les moyens et les médiations du pouvoir ? Comment le pouvoir déploie-t-il son activité et son dynamisme ? Quelle est finalement son essence ?

### **A) L'ESSENCE DU POUVOIR**

1) POUVOIR COMME GOUVERNEMENT (texte de Foucault, in Deux essais sur le sujet et le pouvoir)

- Qu'est-ce qui caractérise le pouvoir ? Quelle est sa signification réelle ? C'est à ces questions que le texte de Foucault nous propose de répondre.

- Le premier paragraphe du texte propose une définition du pouvoir comme gouvernement, mais de manière polémique, c'est-à-dire en l'opposant à deux autres manières de le définir.

1- Le pouvoir comme "gouvernement".

- Foucault précise qu'il faut entendre le mot gouvernement en un sens non politique. Il signifie : « conduire des conduites », « aménager la probabilité », « agir sur les possibilités d'action d'autres individus », « structurer le champ d'action éventuel des autres ».

- Le terme gouvernement n'a pas, à l'origine, de signification purement politique. C'est dans la Grèce antique que l'on retrouve les premières traces de son usage, où le mot "kubernân", terme de

la langue nautique, signifiait diriger, d'où "kubernêtês", pilote et "kubernêtikê", art du pilotage. Le mot fut ensuite emprunté par le latin sous la forme "gubernare", d'où "gubernaculum", gouvernail. Gouverner, à l'origine, est donc un terme de navigation qui fait référence à la maîtrise : maîtrise de l'embarcation, connaissance de la mer, des vents, des directions, etc.

- Ainsi parle-t-on du gouvernement de soi, au sens d'exercer son empire sur soi-même, régir et administrer sa vie en fonction de certaines règles de conduite qu'on s'impose librement. Le gouvernement désigne alors les procédures de direction de la conduite des hommes. Essence du pouvoir : la maîtrise, la domination.

- À l'heure actuelle, lorsqu'on entend parler de gouvernement, on signifie l'exercice du pouvoir politique dans un État, l'ensemble des organes ou organismes par lequel est exercée, dans un État, l'autorité (pouvoirs législatif, exécutif, judiciaire). Même dans la définition politique et restreinte du terme « gouvernement », on trouve cette idée de maîtrise et de domination : le gouvernement dirige, en effet, les affaires publiques d'un État au sein duquel il détient et exerce le pouvoir ; il lui sert en quelque sorte de gouvernail, l'oriente, le contrôle, lui imprime une certaine forme de conduite par ses lois, par son pouvoir de coercition, par le respect de son autorité.

- C'est ce sens-là que retient Foucault dans le texte. Gouverner, c'est faire faire quelque chose à quelqu'un, faire adopter une conduite déterminée à une personne ou un groupe qui peuvent choisir parmi un ensemble de conduites possibles. Parler d'aménagement de la probabilité signifie que parmi l'ensemble des conduites, des actions que pourraient adopter spontanément celui ou ceux sur lesquels s'exerce un pouvoir, certaines sont plus probables que d'autres. Gouverner, c'est aménager, c'est-à-dire modifier, infléchir, redistribuer cette probabilité, faire en sorte, par des moyens divers, de rendre plus probable une autre conduite : la conduite choisie par celui ou ceux qui exercent le pouvoir. Mais, parler de probabilité implique que cet exercice est toujours plus ou moins hasardeux. Structurer le champ d'action, c'est précisément faire adopter telle conduite plutôt que telle autre parmi l'ensemble des conduites possibles, dans le champ des conduites possibles.

- Mais, si telle est l'essence du pouvoir, par quels moyens est-il possible d'aménager la probabilité des conduites ?

## 2 – Les moyens

- En opposant sa définition de la relation de pouvoir à deux autres définitions, Foucault indique comment le pouvoir est une relation de gouvernement. En effet, s'il commence par opposer la conduite des conduites à la lutte et au contrat, il ne nie pas que le pouvoir puisse prendre ces deux formes - la forme violente de l'affrontement et la forme pacifique de l'engagement réciproque -, mais il les subordonne à la relation de gouvernement : ces deux formes ne sont que les moyens ou les modalités de l'exercice même du pouvoir qui par essence est conduite des conduites. La violence de la lutte ou les engagements contractuels sont des moyens par lesquels on parvient à conduire les conduites des autres, c'est-à-dire à exercer un pouvoir et non le pouvoir même.

- Ce qui signifie que l'aménagement de la probabilité, la structuration du champ d'action des autres peut s'obtenir ou bien par la violence ou bien par contrat, mais ce ne sont là que des moyens, c'est-à-dire aussi les apparences du pouvoir.

- Cette définition du pouvoir comme gouvernement, c'est-à-dire comme relation qui n'est pas essentiellement violente ou contractuelle, Foucault dépolitise et désinstitutionnalise le pouvoir.

Qui plus est, au lieu d'être opposé à la liberté, le pouvoir est impossible sans elle. C'est ce qu'il montre dans le deuxième paragraphe.

### 3- Le deuxième paragraphe : pouvoir et liberté

- Le pouvoir ne supprime pas la liberté, mais au contraire la suppose pour être possible. Mais pourquoi et de quelle liberté parle-t-il ? La liberté dont il parle est celle de pouvoir choisir entre plusieurs conduites possibles, d'avoir un champ d'action, c'est-à-dire toute une palette d'actions également possibles, adoptables. Être libre ici ne signifie rien d'autre donc que pouvoir choisir. Pourquoi est-il nécessaire que celui ou ceux sur lesquels s'exerce un pouvoir soient libres, c'est-à-dire qu'ils aient le choix entre plusieurs conduites pour qu'il soit possible d'exercer sur eux ce pouvoir ? Tout simplement parce qu'on ne peut rien faire à celui qui n'a pas le choix ; on ne peut pas faire adopter une conduite précise à celui qui ne peut en choisir lui-même aucune ; on ne peut pas faire préférer telle conduite - celle qu'on a choisie - à telle autre - celle qu'il a choisie - à celui qui ne peut de toute façon rien faire ou qui ne peut faire qu'une seule chose, nécessairement. Ce serait aussi absurde que de vouloir faire parler une pierre : puisqu'elle n'en a pas la possibilité, rien ne pourra faire qu'elle parle. Donc, à l'inverse, faire parler quelqu'un suppose non seulement qu'il puisse parler, mais aussi qu'il puisse se taire, quel qu'en soit le prix par ailleurs.

- Ce qui signifie que le pouvoir n'est possible que s'il s'appuie sur la liberté et cela de telle sorte que plus elle est grande, plus il a à sa disposition de combinaisons, d'aménagements, mais plus aussi il risque de se perdre, d'être mis en échec, nié, annulé. Il n'existe donc que par ce qui peut le nier et ne peut jouer avec la liberté qu'un jeu complexe par lequel il ne peut accroître le nombre et la finesse de ses exigences qu'au risque de se perdre. Tout comme le maître ne peut faire travailler son esclave qu'en prenant le risque qu'il ne s'échappe.

- L'envers du pouvoir, ce n'est pas la liberté, c'est la contrainte physique qui annule toute possibilité d'action, qui détermine totalement l'action et avec elle la violence en tant qu'elle est coercitive, c'est-à-dire en tant qu'elle contraint. L'envers du pouvoir, c'est le pur empire des forces mécaniques et sa nécessité. C'est donc toujours librement qu'on obéit et, comme nous le verrons, qu'on se soumet (La Boétie parle d'une servitude volontaire) : celui qui n'est pas libre n'obéit pas, il plie, se brise. Pour être possible, le pouvoir suppose toujours que celui que l'on fait agir puisse et surtout veuille, même très faiblement, faire ce qu'on veut qu'il fasse.

- Toute la question est alors de savoir comment le pouvoir fait pour faire vouloir et faire faire. Comment s'y prend-il pour inscrire, au cœur même du dominé, le désir de la domination et de la maîtrise C'est précisément là que réside toute l'énigme du pouvoir.

## 2) LA DOMINATION ET LA STRATÉGIE, ÉPINES DORSALES DU POUVOIR

- Le pouvoir exige le déploiement d'une domination et d'une stratégie, de manière à organiser judicieusement les relations humaines. La domination et la stratégie forment l'axe de tout pouvoir. Que faut-il entendre par domination et par stratégie ?

- La domination nourrit le pouvoir. Cette notion est déjà présente dans celle de gouvernement. En effet, pour assujettir, il faut prendre en charge un contrôle social, une discipline pénétrant au cœur du dominé et le façonnant. Elle est la situation du maître par rapport à ceux qui obéissent. Elle est l'exercice par excellence de la maîtrise (maître vient de *dominus*, le chef, le souverain), c'est-à-dire d'une volonté établissant, au plus près du dominé, un régime de sourde contrainte fondée paradoxalement sur la liberté du sujet : il s'agit de faire vouloir et de faire.

- La figure du dominant (le maître) et du dominé (celui qui obéit) est donc la forme et la catégorie centrale de la domination. La domination suppose que le dominé ait intériorisé les ordres et les normes du dominant. Selon Max Weber, il y a trois types de domination : la domination rationnelle (croyance en la légalité des ordonnances), la domination traditionnelle (croyance au caractère sacré des traditions), la domination charismatique (confiance en la personne d'un homme, à la force héroïque d'une personne).

- La stratégie est également l'épine dorsale du pouvoir. La stratégie est, à l'origine, l'art de conduire une guerre (parenté entre la guerre et le pouvoir), de commander une armée jusqu'à la rencontre avec l'ennemi. Elle désigne ensuite un ensemble de calculs pour vaincre, une organisation de moyens autour d'un objectif. La stratégie suppose une évaluation des rapports de forces, une détermination des moyens offensifs et défensifs, un art de la coercition, ainsi que la prise en compte de la ruse et de la tromperie. En somme, la stratégie est un art de faire, un calcul de risques, et c'est en quoi nul pouvoir n'est concevable sans stratégie.

- Conclusion :

Le pouvoir, comme mode de gouvernement qui s'appuie sur la liberté, consiste donc à faire faire quelque chose à quelqu'un. A ce titre, il est corrélatif de l'action. Si la domination et la stratégie sont l'axe du pouvoir, la figure du dominant et du dominé constitue la catégorie centrale de la domination et du pouvoir. Cette figure n'épuise pas pour autant l'essence du pouvoir. Quels sont alors les moyens et les médiations du pouvoir par lesquels stratégie et domination peuvent se déployer ?

## **B) LES MOYENS ET LES MÉDIATIONS DU POUVOIR**

- Comment est-il possible de faire vouloir faire quelque chose à quelqu'un, c'est-à-dire de lui faire vouloir ce qu'un autre que lui veut qu'il fasse ? Comment peut-on déterminer la volonté d'un autre ? Ou, ce qui revient au même, comment les autres font-ils pour nous déterminer à vouloir faire quelque chose, alors que le plus souvent, sans cette intervention, nous n'aurions pas pris la décision de faire ce que nous allons tout de même faire ? Le pouvoir s'exerce à la fois par des modes agressifs et des modes doux excluant la contrainte.

### **1) LES MODES AGRESSIFS DU POUVOIR**

- Parmi les modes agressifs du pouvoir, comptons la menace, la violence, la force, la contrainte, mais aussi le commandement, la sanction, la soumission et l'obéissance.

#### **1.1 – La menace et la violence**

- La menace est la forme la plus connue du pouvoir, parce qu'elle est la plus visible et la plus « violente », en apparence au moins. Qu'est la menace ? La manifestation par laquelle on marque à quelqu'un sa colère, avec l'intention de lui faire craindre le mal qu'on lui prépare. Avertissement, intimidation.

- La menace ne contredit pas la notion de liberté que nous avons considérée comme étant au fondement du pouvoir. Menacer quelqu'un pour qu'il fasse quelque chose, ce n'est pas le forcer à le faire, si par " forcer " on entend faire faire par la force, c'est-à-dire en employant sa force pour faire céder ou plier une autre force. Forcer ou contraindre, c'est non pas faire vouloir faire, mais c'est un pur faire-faire au sens de faire accomplir un acte en l'accompagnant, de force. C'est de

l'ordre de la nécessité mécanique et pas de l'ordre du pouvoir parce que le pouvoir suppose volonté et liberté.

- Cette forme de pouvoir qu'est la menace ne suppose précisément presque jamais l'usage de la force de la part de celui qui menace puisque pour obtenir que l'autre fasse quelque chose, il suffit de le menacer de faire usage de sa force. Menacer d'en user et non user de la violence. L'essence de ce type de pouvoir, c'est le chantage : on fait faire grâce à un chantage dans lequel on met en jeu la vie, l'intégrité physique ou psychologique, la liberté, la réputation, la fortune, l'affection des autres ou pour les autres de celui qu'on veut faire agir. Ce sur quoi s'appuie cette forme de pouvoir, ce sont les peurs, les terreurs et l'imagination.

- La violence (*cf.* cours sur la violence) : elle est inhérente au pouvoir et à sa genèse. Il faut distinguer la violence de la force : la force est un principe d'action, le déploiement de la volonté souveraine, alors que la violence est cette contrainte physique ou morale tendant à faire réaliser par un individu ou un groupe ce qui est contraire à leur volonté. La violence est un principe de puissance corrompue, une impatience dans la relation à autrui et se manifeste sous la forme de la brutalité, de la menace, de l'agressivité, de la guerre, de l'extermination, du terrorisme, etc. Pour beaucoup d'auteurs, il y a une proximité entre le pouvoir et la violence : pour Machiavel, tous les régimes naissent de la violence et utilisent la contrainte, la violence, la ruse; pour Hobbes, l'ordre de la nature incarne la violence et la barbarie (" l'homme est un loup pour l'homme "), le pouvoir politique et l'État sont des instruments destinés à mettre fin à cette violence naturelle; pour Max Weber, enfin, l'État est l'instrument détenant le monopole de la violence légitime. Mais, comme nous le verrons, le pouvoir politique, légitime, se caractérise en principe par une transmutation de la violence en force.

## 1.2 - Le commandement, la sanction, la soumission, l'obéissance

- Le commandement est un acte signifiant et exprimant l'ordre, de manière à faire exécuter une action ; il implique l'intériorisation de l'injonction chez le dominé, mais aussi, dans le champ politique, tout une administration et une organisation structurée. Tout commandement implique, dès lors, une sanction, c'est-à-dire une récompense accordée en raison de la conformité des actes du sujet aux normes et règles du pouvoir, ou une peine imposée à ceux qui transgressent les règles ou refusent d'obéir. Les divers modes de la sanction sont : le blâme, l'exclusion, l'amende, la condamnation (pour la peine), la félicitation, la décoration, l'avantage économique, etc.

- La soumission, l'obéissance : ces modes agressifs du pouvoir aboutissent fréquemment à la soumission (disposition à accepter la dépendance qui pose l'énigme de la servitude volontaire) et à l'obéissance (acte par lequel les dominés se plient à la loi ou l'ordre).

- Au total, la violence, le commandement, la sanction, etc., s'inscrivent dans une analyse « dure » des rapports de force ou de pouvoir. D'où la recherche, par le pouvoir, de stratégies produisant des effets sans contrainte, de tactiques plus douces, faisant l'économie de la sanction (la punition, l'obéissance sont loin d'être toujours efficaces puisque des contre-offensives, des critiques, voire des rebellions sont toujours possibles). D'où l'autorité, la persuasion qui ne font plus approuver la discipline par la contrainte, mais qui s'appuient sur le rayonnement et la grâce.

## 2) LES MODES DOUX DU POUVOIR

- Parmi ces modes doux du pouvoir, mentionnons l'autorité, la persuasion, la séduction et la manipulation.

## 2.1 – L'autorité

- L'autorité : idée d'un pouvoir d'imposer une obéissance acceptée, supériorité de mérite ou de séduction qui impose l'obéissance sans contrainte, la confiance et le respect. Il s'agit d'une relation excluant la violence directe. L'autorité « fait autorité », comme on le dit, en ce sens qu'elle s'impose d'elle-même, spontanément, elle soumet sans aucune médiation, comme par enchantement.

- Détenir l'autorité, en effet, c'est pouvoir obtenir, par grâce ou compétence, le consentement d'un sujet. Devant l'autorité, l'on s'incline, car elle se fonde sur le prestige. Elle renvoie à l'ascendant, et non point à l'usage de moyens externes de coercition. Elle ne peut se maintenir qu'à travers le respect. L'autorité donne du pouvoir sur les autres, que cette autorité soit naturelle (charisme, charme) ou fondée sur la reconnaissance d'une compétence, d'une expérience, d'une sagesse supérieure qui justifie qu'on s'y réfère et qu'on s'y soumette. Cette forme de pouvoir n'existe que là où il existe une hiérarchie spontanée et forte entre les individus.

- Cette forme de pouvoir est sans aucun doute la plus puissante de toutes les formes de pouvoirs, puisqu'elle soumet totalement la volonté de ceux qui la reconnaissent de telle sorte qu'ils veulent intimement ce qu'elle veut. De telle sorte que ceux y sont soumis, et qui ne peuvent pas ne pas s'y soumettre, peuvent aller jusqu'à accepter de mourir. Exemples : le professeur, l'homme providentiel, le prophète, le tribun, etc. On peut toutefois se demander si cette forme de pouvoir n'est pas fragile : elle ne survit pas à la personne qui détient cette autorité ; il est toujours possible que cette personne fasse une erreur ou commette une faute qui remette en cause son autorité.

## 2.2 – La persuasion, la séduction, la manipulation

- Le pouvoir agit aussi par persuasion, tout autant que par autorité pour susciter l'émotion, l'adhésion.

- La persuasion est une action du sujet destinée à provoquer l'adhésion, en touchant la sensibilité. Il s'agit d'imposer en douceur sa volonté, de faire vouloir faire aux autres ce qu'ils n'avaient pas nécessairement et spontanément l'intention de faire, en les persuadant, en parvenant à les convaincre de l'intérêt, de la valeur, du bien-fondé de l'action exigée.

- Mais persuader n'est pas convaincre. Un discours fort peut faire vouloir faire des actions qui n'ont ni le sens, ni la valeur que celui qui a réussi à persuader leur prête. Il faut observer que les caractéristiques fondamentales de cette forme de pouvoir, qui la différencie des deux autres, c'est qu'elle ne se rencontre qu'entre égaux et qu'elle ne s'adresse chez les autres qu'à leur raison, leur faculté de concevoir, de comprendre et de raisonner. C'est cette forme de l'exercice du pouvoir qui est au fondement de l'exercice contractuel du pouvoir dont parle Foucault. Pour s'engager, il est nécessaire que les deux parties qui contractent se soient convaincues du bien fondé de ce à quoi elles s'engagent.

- La séduction a pour fin d'entraîner le consentement sans contrainte en employant tous les moyens de plaire. La persuasion et la séduction ont en commun d'orienter les individus à leur insu et font partie des pouvoirs d'influence.

- La manipulation constitue une variante de la persuasion : lorsque A influence B à son insu et l'oriente sans qu'il le sache vers le comportement souhaité (la campagne de rumeurs, par exemple, faite pour manipuler l'opinion publique).



- Conclusion :

Si le pouvoir s'exerce toujours par des modes à la fois agressifs et doux, il désigne alors une action organisée, conséquence de la stratégie qu'il a établie. Par action, il faut entendre une introduction de changements dans le monde extérieur, de manière à modifier ce dernier. Agir, c'est introduire, dans le cours du temps et des choses, l'innovation par laquelle nous nous insérons vraiment dans le monde humain, échappant à la dure loi de mortalité. Mais nulle action n'est possible sans organisation, c'est-à-dire sans un agencement de relations produisant une unité complexe. Autrement dit, l'action humaine organisée s'avère indissociable de l'exercice du pouvoir, qui vise à inscrire le groupe dans le temps et la durée. Le pouvoir a donc pour essence d'organiser l'action, hors du champ restreint de la contrainte et de la domination.

### **C) LES DIFFERENTES FIGURES DU POUVOIR**

- Chargé de maintenir l'ordre, mais aussi la vie, au sein des groupes sociaux, le pouvoir déploie son activité sur de multiples scènes, s'exprime en de multiples figures. Le pouvoir se dissémine partout, là où précisément nous ne l'attendons pas, y compris dans les mécanismes les plus fins de l'échange social, comme si le pouvoir était coextensif à la vie humaine. C'est au sein de l'État, le pouvoir par excellence, que nous saisissons le mieux cette dynamique du pouvoir. Mais l'État n'incarne pas le seul pouvoir à l'œuvre dans la société. On trouve aussi le pouvoir des clans, des groupes, des élites, des catégories dirigeantes diverses, sans oublier les pouvoirs d'influence (ceux des intellectuels, des médias, des idéologies, etc.) qui travaillent la société par séduction, manipulation, douceur. Nous ferons un tour d'horizon rapide de ces multiples scènes où le pouvoir déploie son activité.

#### 1) LE POUVOIR DE L'ÉTAT (voir cours, avec les TES, sur l'État)

- Il n'incarne pas l'unique modèle d'organisation du pouvoir, mais il en représente le mode le plus perfectionné et le plus complexe. L'État est la forme institutionnalisée du pouvoir, forme moderne et politique, qui existe dans les sociétés modernes, par opposition aux sociétés à pouvoirs diffus (les sociétés traditionnelles ou archaïques), sociétés sans État, qui ne connaissent pas de fonctionnaires d'autorité, de gouvernants, de juges, de policiers, qui sont dépourvues d'appareil centralisé, de mécanisme administratif et d'institutions judiciaires constituées.

- L'État est donc un pouvoir centralisé qui dispose d'une administration exerçant son contrôle sur un territoire donné, prélevant des impôts, instruisant la justice et imposant une loi commune.

- Structuré par les règles du Droit, le pouvoir de l'État permet au groupe et à la collectivité de survivre, il permet, selon certains, de promouvoir l'intérêt commun, alors que pour d'autres (les anarchistes, les marxistes), il désigne un faux universel, la force de la classe sociale la plus puissante (les marxistes), une entité parasitaire, une communauté illusoire (les anarchistes) qu'il convient de détruire *ex abrupto*.

- En tout cas, quelle que soit l'évaluation que l'on fait de la fonction et de la valeur de l'État, le pouvoir est irréductible à la puissance de l'État.

#### 2) POUVOIRS DES CLASSES ET DES ELITES (Pierre Bourdieu, questionnaire à partir d'un document audiovisuel sur Bourdieu)

- Avec l'État, le pouvoir est globalisant, centralisé. Mais il y a aussi à l'œuvre dans la société des puissances de domination plus partielles : pouvoir des chefs de file, des clans dirigeants, des technocrates, des élites formées dans les grandes écoles. Bourdieu s'attache aux tactiques très complexes de pouvoir, par lesquelles les groupes dominants manifestent leurs préférences diverses, aux procédures de distinction destinées à exprimer un rapport de hiérarchie et de subordination. Il s'agit de pouvoirs éclatés, diffus, mais bien réels, se situant dans ce que Bourdieu appelle « le champ social ». Que désigne cette notion ?

## 2.1 - Le champ social

- Espace spécifique où s'organisent des rapports de domination. La société est traversée par des sous-ensembles dynamiques, inventant des normes, des règles, des lois, des savoirs, et qui sont marqués par des appropriations de profits, matériels, mais aussi culturels, symboliques. Espaces donc où se dévoilent l'exercice du commandement, de la domination, ainsi que des positions inégalitaires.

- Cette notion de champ social marque une rupture avec les représentations traditionnelles de la hiérarchie sociale, fondées sur une vision pyramidale de la société qui attribue à chaque classe une position dans l'échelle sociale en fonction de ses conditions matérielles d'existence (analyse marxiste). Or, une classe sociale ne peut se définir isolément mais seulement en relation avec d'autres classes.

- Une classe sociale suppose des stratégies, des normes et des valeurs, de sorte que le pouvoir d'une classe s'opère subtilement par symbole et prestige. « Prendre le pouvoir », ce n'est pas seulement détenir une position économique mais dominer grâce à une puissance frappant l'imagination. D'où les symboles, les appareils divers qui assurent respect et admiration. C'est le degré plus ou moins grand d'honneur ou de force symbolique qui régit la domination au sein des classes et des groupes.

- Pierre Bourdieu définit, en effet, une classe sociale par la détention d'un capital économique, mais aussi culturel et social, et cette détention est principe de domination, origine d'un clivage entre dominants et dominés. Comme le capital économique, l'ensemble de ce capital se transmet par le biais de l'héritage :

1. le capital économique est un ensemble de ressources diverses constituées par les différents facteurs de production (terres, usines, travail), ainsi que par l'ensemble des biens économiques (biens financiers, revenu, patrimoine, etc.);

2. le capital social est formé des relations sociales, des réseaux d'influence dont dispose un individu ou un groupe; la détention de ce capital implique un travail d'instauration et d'entretien des relations, c'est-à-dire tout un travail de sociabilité (invitations réciproques, loisirs en communs, etc.) ;

3. le capital culturel comprend les diplômes, le niveau linguistique, les goûts, les ambitions, produits soit par le système scolaire, soit transmis par la famille. Les inégalités, les luttes de pouvoir ne se mesurent pas uniquement à l'aune des différences objectives de situation, mais possèdent une forte dimension symbolique qui passent par des codes culturels précis : façons de s'exprimer, de se vêtir, de consommer. Ce capital peut exister sous trois formes : à l'état incorporé comme disposition durable du corps (aisance d'expression en public, par exemple) ; à l'état

objectif comme bien culturel (possession de tableaux, d'ouvrages) ; à l'état institutionnalisé (les titres scolaires) ;

4. le capital symbolique correspond à l'ensemble des rituels (l'étiquette, le protocole) liés à l'honneur et à la reconnaissance. Crédit, autorité que confèrent à un agent la reconnaissance et la possession des trois autres formes de capital.

- La position des agents dans l'espace des classes sociales dépend du volume et de la structure de leur capital (= part respective du capital économique et du capital culturel). Bourdieu découpe ainsi l'espace social en trois classes :

1. Les classes dominantes : importance du capital dont disposent leurs membres. Dotation élevée en capital (les différents types de capitaux évoqués précédemment sont cumulés). Cette classe définit la culture légitime. Selon la structure du capital possédé, on peut distinguer deux fractions opposées :

- La fraction dominante de la classe dominante (prédominance du capital économique) qui se divise elle-même en deux groupes selon l'ancienneté de l'appartenance à la classe dominante : la bourgeoisie ancienne (patrons des grandes entreprises du commerce et de l'industrie) ; la bourgeoisie nouvelle (les cadres supérieurs du secteur privé, issus majoritairement des grandes écoles de gestion économique et commerciale).

- La fraction dominée de la classe dominante : davantage pourvue en capital culturel qu'en capital économique (ingénieurs, professeurs, professions intellectuelles).

2. La petite bourgeoisie : volonté d'ascension sociale. Les pratiques, les représentations des individus qui la composent situent cette catégorie du côté de la bourgeoisie. Respect de l'ordre établi, rigorisme moral, imitation de la culture de la classe dominante. Cette catégorie sociale est traversée par des clivages, des fractions (3 exactement) :

- La petite bourgeoisie en déclin (artisans, commerçants, lesquels ne cessent de diminuer), petite bourgeoisie traditionnelle composée de métiers anciens.

- La petite bourgeoisie d'exécution (les employés, les cadres moyens des entreprises privées, les techniciens, les instituteurs).

- La petite bourgeoisie nouvelle : petits bourgeois à fort capital culturel mais manquant du capital social pour tirer parti de l'héritage culturel ou bien agents issus de bourgeoisie n'ayant pas acquis les titres scolaires leur permettant de se maintenir dans la classe dominante (métiers artistiques, intellectuels, de conseil, professions de présentations et de représentations – animateurs de radio et de télévision à faible notoriété, hôtesses, guides touristiques, attachés de presse, etc.).

3. Les classes populaires : elles se caractérisent par leur dépossession, la quasi-absence de capital et sont condamnées au « choix du nécessaire ». La valeur centrale est la virilité. Acceptation de la domination. Une distinction secondaire peut être établie entre les ouvriers et les petits agriculteurs d'une part, les petits salariés d'autre part (personnel de service, salariés agricoles).

- Originalité de l'analyse de Bourdieu : les classes sociales ne sont pas définies exclusivement à partir d'un critère économique ; rôle essentiel joué par les luttes symboliques par lesquelles chaque groupe social essaie d'imposer sa représentation du monde social.

## 2.2– L’habitus

- Bourdieu montre aussi que les agents qui occupent une même position sociale partagent un même habitus de classe, c’est-à-dire un système de dispositions qui homogénéisent leurs pratiques et leur vision du monde. L’habitus est un système de dispositions intériorisées qui orientent nos pratiques sociales et nos stratégies individuelles et qui constituent autant de variantes de nos “habitus de classes”. Par exemple, nos choix et nos goûts esthétiques révèlent, tout en les masquant notre statut social, mais également nos aspirations et nos prétentions.

- L’habitus est acquis par l’individu au cours du processus de socialisation. Les dispositions sont des attitudes, de inclinations à percevoir, sentir, faire et penser, intériorisées par les individus du fait de leurs conditions objectives d’existence. Ces dispositions fonctionnent comme des principes inconscients d’action, de perception, de réflexion. L’intériorisation est un mécanisme essentiel de la socialisation : les comportements, les valeurs apprises sont considérées comme allant de soi, comme étant naturels, quasi instinctifs.

- L’habitus = la grille de lecture à travers laquelle nous percevons et jugeons la réalité et le producteur de nos pratiques. Fondement de ce qui définit la personnalité d’un individu. Nous avons ainsi l’impression d’être nés avec ces dispositions, ce type de sensibilité, cette façon d’agir et de réagir, ce style. Aimer la bière plutôt que le vin, les films d’action plutôt que les films politiques, voter à droite plutôt qu’à gauche sont des produits de l’habitus. De même que marcher le buste droit ou courbé, être gauche ou manifester de l’aisance dans les relations interpersonnelles... Les différences de personnalité individuelle ne sont qu’une variante d’une personnalité sociale, elle-même n’étant que le produit d’un habitus de classe.

- L’homogénéité des habitus au sein d’un même groupe est au fondement des différences de styles de vie au sein de la société. Un style de vie est un ensemble de goûts, de croyances, de pratiques caractéristiques d’une classe ou d’une fraction de classe. Il comprend : les opinions politiques, les croyances philosophiques, les convictions morales, les préférences esthétiques, les pratiques sexuelles, alimentaires, vestimentaires, etc. Bourdieu distingue trois styles de vie différents dans la société française contemporaine qui recourent les distinctions de classes évoquées précédemment :

1. Le style de vie de la classe dominante : habitus fondé sur la notion de distinction. Faire distingué, par son aisance corporelle (hexis) et son langage (langue châtiée), le choix de l’ameublement intérieur (préférence pour les meubles anciens), les lieux de villégiature. A l’intérieur de cette classe, clivage interne, comme on l’a vu, selon la structure du capital possédé. D’où deux styles de vie :

- les détenteurs de capital économique : détention de signes culturels légitimes (voyages, possession des œuvres d’art, des voitures de luxe) ;

- les détenteurs de capital culturel : la distinction se fait par les lectures, le penchant pour la musique classique, l’intérêt pour le théâtre. Aux goûts de luxe des premiers s’oppose l’aristocratie ascétique des détenteurs de capital culturel.

- À noter également que l’ancienneté de l’appartenance à la bourgeoisie a des effets sur l’habitus : l’ancienne bourgeoisie se caractérise par la morale austère de la production et de l’accumulation (valeurs de l’abstinence, de la sobriété, de l’épargne, du calcul) ; la nouvelle bourgeoisie se définit par une morale hédoniste de la consommation, reposant sur le crédit, la dépense, la jouissance.

## 2. La petite bourgeoisie : volonté d'ascension.

- Petite bourgeoisie ascendante : habitus comparable à la nouvelle bourgeoisie : devoir de plaisir, écoute du corps (relaxation, alimentation saine et équilibrée) ;
- Petite bourgeoisie en déclin : préférences plus austères, plus traditionnelles (prédominance des valeurs du travail, de l'ordre, de la rigueur, de la minutie).

3. Les classes populaires : habitus marqué par le sens de la nécessité, la soumission à l'urgence ; choix refusant la gratuité des exercices esthétiques. Les ouvriers, par exemple, préfèrent les intérieurs « nets et propres », les vêtements « simples ». Valorisation de la force physique comme dimension de la virilité : choix de fortes nourritures, attrait des exercices de force... Pratiques à mettre en relation avec leur situation : ils vendent leur force de travail en tant que salariés.

- L'habitude, en somme, est un puissant facteur de reproduction sociale : les agents porteurs du même habitus n'ont pas besoin de se concerter pour agir de la même façon. Chacun, en obéissant à son goût personnel, s'accorde spontanément et sans le savoir avec des milliers d'autres qui pensent, sentent, choisissent comme lui. Analogie avec la pratique musicale : les agents agissent comme des musiciens qui improvisent sur un même thème, chacun jouant quelque chose de différent qui s'accorde pourtant harmonieusement avec ce que joue chacun des autres ; l'habitus est un principe instaurant une orchestration des pratiques sans chef d'orchestre visible. L'habitus est ce qui rend possible la cohérence, l'unité de la pratique collective. Il rend possible un ensemble de comportements et d'attitudes conformes aux inculcations et aux régularités objectives.

- Cf. Document « mini-stratégies et classes »

## 2.3 - Le pouvoir des élites et des grandes écoles

- Dans La reproduction, il montre que l'école (l'ensemble des institutions scolaires et universitaires) est un enjeu décisif de la lutte des classes : les enseignants contribuent inconsciemment le plus souvent à transmettre et à consacrer les valeurs et les normes des classes dominantes : elle ne fait qu'avaliser et reproduire les inégalités sociales.

- De même, dans La noblesse d'État, il établit que les élites, en France, aux USA, en Angleterre, gouvernent par compétence et savoir à travers une magie sociale et symbolique consacrée par l'institution scolaire et par des pratiques de distinction. Les Grandes Écoles, qui fournissent les plus hauts cadres de la nation, sont détentrices de privilèges et exercent une domination symbolique et réelle. Des élites se constituent à travers des stratégies multiples de reproduction sociale et forment une sorte de noblesse d'État dont la logique s'apparente à celle de l'Ancien régime. Ces élites dirigent non seulement les organisations, mais le secteur public, l'État, etc. Qui gouverne en somme ? L'ENA, l'École des Hautes Études Commerciales, l'École normale, l'École polytechnique, etc., c'est-à-dire des groupes, des Écoles qui se distinguent par leurs positions intellectuelles, leurs styles et modes de vie, leurs valeurs, leurs normes, leurs croyances, leur capital culturel.

- Dans les années 1960, l'élite intellectuelle est constituée des normaliens de la Rue d'Ulm, des professeurs. Dans les décennies 1980-1990, le champ du pouvoir se modifie profondément en France. La culture classique et désintéressée régresse fortement au profit de la puissance technocratique. À cet affaiblissement correspondent de nouvelles structures de pouvoir : affaiblissement de la Rue d'Ulm, accroissement de la domination de l'ENA et de tout un ensemble

d'institutions nouvelles : écoles de gestion, de marketing, de publicité, de journalisme, de communication, etc.

- Le champ des Grandes Écoles désigne un espace dans lequel s'opposent plusieurs pouvoirs spécifiques, celui de la culture désintéressée (École Normale), celui de la compétition adaptée à notre monde contemporain, où domine la figure de l'expert responsable (ENA). Le pouvoir des Grandes Écoles renvoie à des hiérarchies symboliques subtiles, à des privilèges, des distinctions constitutives de toute domination.

- On a d'abord une dichotomie « grande et petite porte » : « la grande porte » est celle des Grandes Écoles qui dessinent un espace de domination correspondant à la Noblesse d'État ; la « petite porte » du pouvoir s'incarne dans les Facultés et les petites écoles supérieures. A cette structure globale se surajoute la dichotomie « public-privé » : d'un côté, les patrons d'État, issus de l'ENA, qui font carrière dans le service public et dans les grandes affaires liées à l'État (entreprises nationalisées ou tributaires des marchés d'État, grandes banques...), et de l'autre, les patrons du privé, issus plutôt de HEC ou des écoles de commerce.

- La stratégie contemporaine du pouvoir : prendre en charge la gestion et la communication pour exercer la domination à travers les symboles les plus puissants : rôle fondamental de l'image, de l'information dans la mise en place de contrôles sociaux dominants. La force du pouvoir : capacité de bien gérer et de bien faire communiquer. Les élites gouvernent donc par compétence et par savoir, mais aussi

## 2.4 – Conclusion

L'originalité de Bourdieu est de nous proposer une théorie de la domination, décrivant des pouvoirs de classes, des stratégies individuelles. Les catégories de pouvoir sont omniprésentes, l'espace social est traversé de subtils enjeux de pouvoir et de violence implicites, larvés et dissimulés. L'analyse du sociologue tente donc d'articuler une thématique des classes sociales et des conflits sur une étude des microformes de domination, des stratégies locales du pouvoir.

Qui gouverne ? L'analyse de Bourdieu

## **DÉTENTEURS DU POUVOIR OU DE LA DOMINATION**

### **FACTEURS DÉCISIFS PERMETTANT L'EXERCICE DU POUVOIR**

- Un groupe local : un groupe social détenant des capitaux communs.

- Capital économique, culturel, symbolique, etc.

- Une pluralité de groupes ou de structures : la noblesse d'État : les Grandes Écoles  
- Compétence technique + violence symbolique.

## 3) LES MICROSTRATEGIES (Michel Foucault)

- Le pouvoir, loin d'être au sommet de l'organisation sociale, se répand en tous lieux. Le pouvoir est pluriel, multiforme, éclaté, présent dans le tissu le plus fin de l'échange social. Notion de

microstratégie. Que désignent les microstratégies ? Des petits pouvoirs omniprésents, des relations de domination souples.

- Chez Foucault, le pouvoir désigne un jeu de stratégies, un réseau mobile, un ensemble de rouages et de foyers, d'actes minuscules, épars, divers. Le pouvoir se déploie en réseau qui fonctionne dans le savoir, les gestes du corps, les institutions (la famille, l'école, la prison, la médecine, l'État, etc.), partout. L'État lui-même prend appui sur des rapports de force multiples et singuliers qu'il intègre, mais qu'il ne crée pas. Il s'agit de foyers de pouvoir, qui sont autant d'États dans l'État, autant de pouvoirs locaux ou régionaux. C'est pourquoi la lutte contre le pouvoir est sans fin, le pouvoir étant infini, et ne peut être que locale. Il faut alors substituer à l'idée de révolution (pouvoir qu'il s'agirait de conquérir ou de renverser) celle de révolte ou de résistance.

### 3.1 – La raison, forme de pouvoir

- Dans *L'histoire de la folie*, Foucault montre qu'au XVII<sup>ème</sup> siècle commence le grand renfermement de la folie : on commence à enfermer systématiquement les fous et la belle raison classique apparaît alors comme un facteur d'exclusion faisant taire les voix de la folie. Date importante : 1656, décret de fondation, à Paris, de l'Hôpital général.

- 1793 : Philippe Pinel prend la direction du service des aliénés de Bicêtre et fonde l'asile, destiné à la « guérison du fou ». Nouvel exil de la folie dans l'espace de la maladie mentale. Triomphe de la raison médicale. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, la psychiatrie est interprétée comme un instrument de capture d'une folie : depuis le début de son histoire, l'occident n'aurait affirmé son identité culturelle qu'en soumettant la folie à une ségrégation marquée. Le médecin, devenu l'incarnation de la "raison-pouvoir", domine dans le champ thérapeutique, il se constitue comme une figure essentielle de l'asile, non point en tant que savant, mais en tant que garant de la loi morale et juridique.

- L'ordre thérapeutique désigne un ordre normatif. Le pouvoir est en relation avec le savoir : l'ordre asilaire se trouve à l'origine d'analyses médicales (études sur la démence, la manie, la mélancolie, etc.). La folie acquiert un statut de culpabilité et de sanction morale.

### 3.2 – Surveiller et punir

- De même, dans *Surveiller et punir*, Foucault réfléchit sur la prison et dégage l'idée de tactiques de pouvoir qui se substituent au pouvoir agissant par répression. La fonction de la prison n'est pas d'empêcher la délinquance mais de l'entretenir. Il montre comment, au XIX<sup>ème</sup> siècle, la prison devient une pratique punitive généralisée à la suite de la mise en place d'une société disciplinaire.

- Jusqu'à la seconde moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle, en effet, on n'emprisonne pas, mais on supplicie, à travers des rituels soigneusement codifiés. On dépèce, on ampute, on disloque le corps. Fonction du supplice : produire une certaine quantité de souffrance pour rendre sensible à la toute-puissance du souverain. Or, à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, les potences et les bûchers vont disparaître. Il faut désormais affiner les pratiques punitives, insérer le pouvoir plus finement et plus profondément dans le corps social. La prison devient alors la forme essentielle du châtement.

- Entre 1780 et 1830, en effet, l'Europe se couvre de pénitenciers et de forteresses qui remplacent les échafauds. Il s'agit alors, non plus de vaincre le corps, mais de le surveiller et de le dresser. Le triomphe de la prison exprime le succès des techniques disciplinaires qui s'étendent dans

d'innombrables secteurs, l'école, la prison, l'hôpital, etc. Il s'agit de perfectionner la machine humaine, de la rendre plus utile et plus productive. Mise en place de toute une « microphysique du pouvoir » : des micropouvoirs opèrent sur le corps divisé en unité (bras, mains, jambes, etc.) que l'on soumet et que l'on dresse, en quadrillant l'espace de manière précise. On traite désormais le corps non par masse mais dans le détail, à travers une micro-analyse, en surveillant les mouvements, les gestes, la rapidité, etc. Ce micropouvoir fait l'économie d'un rapport violent et coûteux.

- Exemple de l'école. Au XVIIIe siècle, les individus commencent à être répartis dans l'ordre scolaire : rangées d'élèves dans la classe, les couloirs, les cours ; organisation d'un espace sériel qui a rendu possible le contrôle de chacun et le travail simultané de tous. L'espace scolaire fonctionne comme une « machine à apprendre, mais aussi à surveiller, à hiérarchiser, à récompenser » (Foucault, *Surveiller et punir*).

- Mise en place de micropouvoirs dispersés qui font intervenir trois facteurs : la surveillance, l'action normalisatrice, l'examen permettant l'emprise du pouvoir sur le corps :

### 1. La surveillance

- But : contraindre par le jeu du regard, observer, modeler. On rêve d'une architecture permettant un contrôle intégral de l'homme : hôpitaux, asiles, prisons. Dans les grands ateliers, la surveillance s'intègre dans le processus de production ; dans l'enseignement, les meilleurs élèves jouent le rôle d'observateurs. L'espace doit rendre possible la surveillance sur une très grande échelle.

- Le modèle panoptique devient, vers 1830-1840, le programme architectural de la plupart des projets de prison. Cf. *Panopticon* de Jeremy Bentham (1748-1832) : bâtiment sphérique divisé en cellules ; au centre, une tour d'où l'on peut voir sans être vu ; dans chaque cellule, un seul prisonnier parfaitement visible et ne pouvant lui-même voir. Le dessein est celui d'un pouvoir omniprésent, d'une surveillance généralisée des conduites. Dissociation du couple « voir/être vu ».

### 2. Le pouvoir de la norme

- La norme joue également un rôle décisif, à côté de la surveillance, dans la consolidation du pouvoir moderne. La norme et le normal fonctionnent comme de grands instruments du pouvoir.

- Par opposition à la loi, écrite et codifiée, le pouvoir de la norme introduit un large dégradé de différences, d'écarts et de niveaux. La normalisation permet de mieux quadriller le corps social. La norme : règle et modèle de ce qui doit être d'autant plus puissants qu'ils exercent un pouvoir diffus et subtil.

### 3. L'examen

- L'examen assure l'emprise du pouvoir sur le corps et les esprits. Exemple de la médecine. Jusqu'au XVIIe siècle, le médecin reste étranger au fonctionnement de l'hôpital, entièrement contrôlé par des organisations religieuses. À partir du XVIIIe siècle, il examine régulièrement les malades, étend ses procédures d'examen, lequel devient un processus de « pouvoir-savoir », formateur de sciences cliniques de l'individu ; par le contrôle, l'individu est transformé en objet de savoir. De même, pour la prison, l'infacteur de la loi – le délinquant – et la criminologie se rejoignent ; le détenu devient objet de surveillance sur lequel s'édifie la criminologie.



- Le pouvoir, loin d'être uniquement ce qui refoule et censure (un phénomène simplement négatif), désigne aussi ce qui produit et crée des rituels de vérité, des sciences humaines (psychologie, psychiatrie, criminologie, etc.) ; pouvoir et savoir, montre Foucault, varient en fonction l'un de l'autre, de sorte que les machineries de pouvoir sont des stratégies de vie créatrices, des dispositifs inventifs, des réseaux producteurs.

### 3.3 – Importance et limites de la conception foucauldienne du pouvoir

- En définitive, le pouvoir, selon Foucault, n'est pas la domination, la dialectique commandement / obéissance, l'oppression, la répression, la violence, la servitude volontaire. Le pouvoir ne se définit point à proprement parler comme « emprise » de l'homme sur l'homme. Qu'est alors le pouvoir selon Foucault ?

- Une grande machinerie, aux rouages complexes, qui circule dans toute la société, dans les écoles, les hôpitaux, les prisons, etc. Au schéma classique loi-contraainte-répression, Foucault substitue celui d'un rapport de force mobile, d'un mode d'action ouvert, ramifié, dispersé à travers tout le corps social. Le pouvoir circule, entre techniques de gestion et de quadrillage, arts de faire subtils, stratégies complexes. Le pouvoir doit être rapproché du gouvernement (*cf. Supra*, texte de Foucault), c'est-à-dire du mode d'action sur autrui. Le pouvoir est finalement ce qui produit des normes, des modèles organisant des microstratégies. De même, les savoirs se donnent comme le résultat des pouvoirs.

- Le pouvoir a donc avant tout : il fait surgir des techniques et des dispositifs d'action, mais aussi des savoirs (une psychiatrie, une criminologie, une statistique, etc.). Il construit, en somme, une subjectivité, un savoir. Le philosophe met l'accent sur l'autonomie des acteurs et la liberté de manœuvre surgissant dans les relations de pouvoir.

- On peut se demander toutefois si Foucault occulte cependant l'essence de la domination dans sa conception du pouvoir. Ce que néglige peut-être le philosophe, c'est la domination, cette condition somme toute nécessaire du pouvoir. Foucault n'étudie pas la raison interne du sujet dominé, l'énigme finalement du pouvoir.

Conclusion :

- Que nous enseignent ces analyses sur les microstratégies ? Que personne n'est propriétaires des pouvoirs, qu'ils désignent des réseaux de relations mettant en jeu des logiques mobiles. Ces micropouvoirs disséminés dans l'ensemble du corps social déploient des stratégies complexes qui circulent entre techniques de gestion et de quadrillage.

## 4) LES POUVOIRS D'INFLUENCE

- Les pouvoirs d'influence désignent des pratiques sociales agissant par persuasion et séduction. Leur pression diffuse est tout aussi décisive que celle du pouvoir politique ou économique. Ils permettent de modeler les esprits et les cœurs. Ils emportent en douceur les décisions. Pouvoir des médias, des intellectuels, de la religion, des idéologies, des mots et du langage, etc. Nous évoquerons le pouvoir des médias et celui du langage.

### 4.1 – Le pouvoir des médias

- Par médias, il faut entendre les supports de diffusion massive de l'information : presse, radio, télévision, etc. Depuis 1950, le phénomène médiatique s'est imposé comme un système de pouvoir d'influence exceptionnel, en particulier à la suite du développement de la télévision (on parle aujourd'hui de « médiocratie »). L'usage de la télévision a provoqué un bouleversement psychique et social : elle a touché l'ensemble de notre vie.

- Le pouvoir des médias se comprend d'abord comme pouvoir de l'imaginaire : ils permettent le fonctionnement intensif des mécanismes de projection et d'identification ; le téléspectateur vit par procuration tout ce qui s'offre à lui ; la télévision transforme tout le réel en spectacle, auquel le spectateur s'identifie. Un voyeurisme magique imprègne les mentalités : « Les nouvelles techniques créent un type de spectateur pur, c'est-à-dire détaché physiquement du spectacle, réduit à l'état passif et voyeur. Tout se déroule devant ses yeux, mais il ne peut toucher, adhérer corporellement à ce qu'il contemple (...) Ainsi nous participons aux mondes à portée de la main, mais hors d'atteinte de la main » (Edgar Morin, *L'Éprit du temps*).

- De même, c'est dans le champ politique que les puissances des médias et leur action sur l'imaginaire apparaissent en pleine clarté ; rôle de la séduction ; primauté de l'image par rapport à la notion, de l'apparence sensible par rapport aux concepts ; le contenu du message devient moins important que la forme, l'image, le personnage. Désormais, les médias créent l'événement, façonnent les hommes politiques et l'histoire immédiate.

- Pouvoirs d'orientation de l'opinion (pouvoir, par exemple, de la publicité et des sondages), les médias contribuent ainsi à effacer, dans nos sociétés, la mise en question, la contestation : dans *L'homme unidimensionnel*, Marcuse montre que les médias sont un pouvoir créateur d'une société close, qui absorbe les oppositions et participe à la formation d'un « homme unidimensionnel », c'est-à-dire entièrement intégré dans la société globale. Les médias, en somme, standardisent les goûts et intérêts divers, accentuant la poussée vers le conformisme et finissant par produire un « homme moyen ». Les médias uniformisent, affaiblissent les singularités de chacun. « La médiocratie » se transforme en « médiocratie ».

- Pour Mac Luhan, enfin, dans *Pour comprendre les médias*, la télévision fait naître l'anémie culturelle en tuant notamment la lecture. La télévision provoque des transformations majeures chez l'enfant, qui devient un myope culturel.

- Le pouvoir des médias ne réside pas uniquement dans leurs mécanismes de séduction. Ils détiennent aussi un pouvoir considérable de création du réel : les événements sont filtrés selon une stratégie de séduction ou à travers un projet politique ? Redoutable pouvoir d'orientation de l'opinion.

- Évoquons enfin le pouvoir de la publicité et des sondages qui prennent eux aussi en charge, par la douceur et la persuasion, le conditionnement des esprits.

- La publicité : art d'exercer une action psychologique sur le public à des fins commerciales en recourant à des méthodes insidieuses de conditionnement. Les sondages nous influencent fortement. Les sondages évoquent le désir du plus grand nombre et nous suggèrent d'aller dans la même direction, de nous ranger à l'avis de la majorité. Les sondages prônent insidieusement le conformisme.

#### 4.2 - Le pouvoir du langage

- Le langage est une fonction d'expression verbale de la pensée, faculté qu'ont les hommes de s'entendre au moyen de signaux verbaux. Selon Austin, dire, c'est faire, capturer l'auditeur dans le filet des mots. Le langage est un art d'agir sur le monde, un pouvoir : parler, c'est agir ; prendre la parole, c'est s'emparer du pouvoir (exemples de la propagande et de la démagogie). Pouvoir d'influence exemplaire qui charme, exerce une puissance magique (cf : les sophistes) ; puissance d'envoûtement : parole poétique, parole magique du sorcier, parole de la thérapie analytique, parole de la calomnie, de la flatterie (quoi que l'on dise, il en restera toujours quelque chose !). Art d'agir sur les autres, le langage crée les choses et les êtres.

Conclusion sur les pouvoirs d'influence :

Les pouvoirs d'influence ont une fonction sociale bien précise : agir par séduction, non par contrainte physique, s'ouvrir aux cœurs et aux esprits, par persuasion, voire par manipulation, pour administrer et gérer le social. Ils règlent la communication dans la société, mais aussi le fonctionnement de l'universel (intellectuels, idéologies...) ou l'angoisse et le désordre (religion). Ces pouvoirs d'influence représentent des ensembles souvent informels, diffus, insaisissables, énigmatiques, qui sont néanmoins très puissants.

Conclusion générale de la première partie :

Au total, le pouvoir traverse toutes les relations sociales : les groupes, les élites, les familles, les Grandes Écoles, les systèmes punitifs, etc. Chaque fois que des êtres humains entrent en rapport se tissent des phénomènes de pouvoir. À côté du pouvoir politique dont l'État est la figure par excellence, se dévoilent une extrême diversification des modèles de domination, une pluralité de figures de régulation ou de compétition. Omniprésence donc des phénomènes de domination qui semblent corrélatifs de l'humanité et des relations intersubjectives.

## **II) LES FONDEMENTS DU POUVOIR**

- Quelles sont les assises du pouvoir ? Quelles sont les racines de la domination ? Pour répondre à ces questions, nous ferons un détour par l'éthologie, la psychanalyse et la philosophie.

### **A) LA DOMINATION ET SES RACINES**

- La domination n'est-elle pas l'essence, le noyau, le fondement du pouvoir ?

#### 1) Pouvoir et domination

- En premier lieu, le pouvoir se présente toujours comme une relation instaurée dans un groupe entre des individus. Cette relation est une dialectique du commandement et de l'obéissance. Commander, c'est imposer sa volonté ; obéir, c'est reconnaître la volonté d'un autre et se soumettre à ses exigences. Le pouvoir est un conflit des volontés ; il se perd ou s'acquiert dans le jeu des volontés qui s'opposent, violemment ou non, en suivant des règles établies à l'avance ou en les refusant.

- Mais le commandement est un phénomène de domination quand l'obéissance doit être analysée en termes de soumission : l'obéissance est active car elle effectue réellement ce qu'on lui demande de faire ; le commandement, au contraire, est passif dans la mesure où il se contente d'astreindre des individus à l'exécution de ce qu'il désire et qu'il croit être le meilleur. C'est le général qui déclenche la bataille, mais c'est le soldat qui se bat ; c'est le maître qui exige, mais c'est l'esclave

qui travaille. La domination implique donc que le commandement soit accepté, que la sujétion soit reconnue comme légitime. La domination nourrit le pouvoir. Dominer, c'est manifester concrètement l'exercice de la puissance, à travers un contrôle social et des normes et contraintes intériorisées et acceptées. C'est ce que nous montrent un certain nombre d'analyses de philosophes.

- C'est ce qu'explique Platon : dominer, c'est installer le maître au-dedans des sujets. Le maître habite en notre cœur, en nous-mêmes : « Nous croyons...qu'il n'est rien de plus avantageux à chacun que d'être gouverné par un être divin et sage, soit que ce maître habite au-dedans de nous-mêmes, ce qui serait le mieux, soit au moins qu'il nous gouverne du dehors, afin que, soumis au même régime, nous devenions tous semblables et amis dans la mesure du possible... Et la loi ne montre-t-elle pas précisément cette intention ? » (Platon, *La République*, livre IX, 590 d-e).

## 2) L'amour du maître (Machiavel)

- Dans *Le prince*, Machiavel fait émerger cette question décisive : comment s'emparer du pouvoir et le conserver ? Réponse : à travers une stratégie maîtrisée et réfléchie de la domination et de la violence, en enracinant, dans les sujets, l'amour du maître. Il s'agit de s'interroger sur les véritables mécanismes de la domination, conçue comme noyau du pouvoir.

- Le prince doit se faire obéir, c'est-à-dire qu'il doit se faire craindre. Se faire craindre et engendrer l'amour dans le cœur des sujets (la crainte est très semblable à de l'amour). La cruauté et la crainte mesurées désignent de réels instruments de domination, ainsi que l'art de sa conquête. La politique est ici définie comme l'exercice du pouvoir qui établit une relation de domination fondée sur la crainte et l'amour.

- Machiavel innove en émancipant la politique de la tutelle de la morale qui forment deux univers distincts. Le fait de l'action politique passe devant la valeur. Le rôle de l'État est de se conserver. Le chef de l'État ne peut vouloir d'autre fin que la conservation de son État.

- Dans *Le Prince*, Machiavel expose les moyens propres à réaliser cette fin. La fin justifie effectivement les moyens : si je veux diriger un État, alors je dois m'en donner les moyens. Mais Machiavel ne confond pas pour autant le bien et le mal. Si une cruauté peut être un bien, elle ne le sera jamais que d'un point de vue politique ou historique ; une cruauté sera habile, efficace, indispensable peut-être, non pas bonne ni louable moralement. Machiavel donne l'exemple d'Agathocle : son courage et son habileté le placent au premier rang des capitaines ; mais « sa cruauté, son inhumanité et ses nombreuses scélératesses, ne permettent pas de le compter au nombre des grands hommes » (Machiavel, *op.cit.*). La vertu n'a aucune valeur politique, pas plus que le vice.

- Dès lors, si la conduite de l'État exige quelquefois du prince une conduite contraire à la vertu, c'est en tant qu'homme public, au service du bien public, que le souverain peut se permettre de tels écarts. Le prince ne saurait légitimement profiter de sa situation dans l'État pour soustraire sa personne privée à la loi morale : « Aux lois universelles de la morale le prince est tenu dans sa vie privée, comme le plus humble de ses sujets » (*ibid.*). Si, en politique, la fin justifie les moyens, la fin dont il s'agit n'est pas n'importe quelle fin privée mais la fin absolue : la liberté. Machiavel distingue, en effet, les fins purement privées, égoïstes, du bien de l'État.

- En ce sens, l'État n'est pas la simple expression de la force brutale. Il apparaît souvent comme l'instance capable de réfréner l'affrontement violent des égoïsmes particuliers. C'est en dehors de l'État que la méchanceté des hommes se donne libre cours. Nécessité, selon Machiavel, d'un État

fort, capable de s'imposer contre les menées égoïstes. Toute la question que pose l'analyse de Machiavel, et qui est récurrente en philosophie politique, consiste à savoir comment un tel État fort peut s'articuler avec la liberté des sujets.

### 3) La dialectique du maître et de l'esclave (Hegel)

- Dans une autre perspective, Hegel, dans *La phénoménologie de l'esprit*, montre que le pouvoir est perçu comme « maîtrise-servitude », « maîtrise-obéissance », relation inégalitaire entre deux consciences. C'est la fameuse dialectique du maître et de l'esclave.

- Deux consciences s'affrontent en une lutte à mort. La reconnaissance par l'autre s'effectue sous la forme du défi ou du combat (exemple : dans les bandes d'adolescent, il existe des défis servant à désigner celui qui deviendra le chef. Deviendra maître celui qui se fait reconnaître capable d'aller plus loin que les autres dans un risque ou un exploit : voir le film *La fureur de vivre*). Or, l'un des individus (l'esclave), glacé et pénétré par l'angoisse de la mort, refuse de s'élever au-dessus de la vie naturelle en risquant sa vie et ne peut que reconnaître la supériorité de l'autre conscience (le maître), qui risque tout et mesure ainsi sa grandeur.

- Le pouvoir s'engendre par la lutte à mort des consciences de soi opposées. Les hommes, en effet, sont mus par l'impérieux désir de se faire reconnaître dans leur valeur souveraine.

- Où l'on voit que la genèse du pouvoir sur l'autre se manifeste à travers un pouvoir sur soi-même : l'intériorisation, par un sujet, de sa mort, acceptée, assumée, dépassée. Le pouvoir sur autrui s'avère alors inséparable de la domination spirituelle, conçue comme renoncement à la vie naturelle. La mort méprisée et domptée, dominée et vaincue, peut fonder le pouvoir social. La peur et l'angoisse de la mort expliquent la soumission d'un homme à un autre.

### 4) Les trois formes de domination selon Max Weber

- Avec Max Weber, enfin, le problème essentiel du pouvoir se rattache au thème de la domination : qui domine, qui est dominé et par quelle médiation ? Comment le maître commande-t-il souverainement, fait-il prévaloir sa volonté ? Il examine les trois fondements du pouvoir, les trois types de domination. La domination légale implique la règle du droit ; la domination traditionnelle se réfère aux règles coutumières ; la domination charismatique suppose l'autorité personnelle du chef.

## DOMINATION ET POUVOIR CHEZ MAX WEBER

Les trois types de domination

Fondements de la légitimité  
Types et exemples de pouvoir  
Régime politique  
Les dominés

Principe  
Domination légale  
Légalité, règle du droit  
Pouvoir bureaucratique avec organisation impersonnelle

État bureaucratique moderne  
Démocratie représentative  
Citoyens

de domination  
avec commandement,  
Domination traditionnelle  
Tradition ancienne Règles coutumières  
Pouvoir politique du seigneur, du prince  
Monarchie  
Sujets soumis à la tradition sacrée

obéissance,

autorité  
Domination charismatique  
Autorité personnelle du chef. Force héroïque d'une personne, charisme, grâce, etc.  
Pouvoir politique du tribun, du chef plébiscité (Hitler, etc.)  
Pouvoir absolu avec consultation populaire  
Communauté émotionnelle

Conclusion : le pouvoir et la domination

Le pouvoir apparaît donc, dans son essence, comme un rapport de domination de l'homme sur l'homme : cruauté et crainte mesurées comme instruments de domination chez Machiavel, la domination désignant alors la technique du pouvoir et l'art de sa conquête ; domination spirituelle, quand la mort, domptée et assumée, se fait chemin de la reconnaissance (Hegel) ; dominations légale, charismatique et traditionnelle, c'est-à-dire rapports de domination de l'homme sur l'homme, par lesquels se construit le pouvoir politique (Max Weber), domination de classe, habitus (système de dispositions par lequel s'intériorisent les normes et valeurs - Bourdieu), etc. En somme, la domination constitue le fondement même du pouvoir. Quelles sont alors les racines de cette domination qui semble si omniprésente et universelle ?

## **B) LES RACINES DE LA DOMINATION**

- Quelle est la force intime qui pousse certains individus vers le pouvoir ? Quelle dynamique interne contribue à la « prise du pouvoir » ? Pour connaître la nature du pouvoir, ne faut-il pas comprendre les causes de l'obéissance ? Comment l'amour de la domination peut-il s'installer en nous ? Et pourquoi le dominant a-t-il souvent droit à l'amour ? Il nous faut, pour répondre à ces questions, interroger quelques disciplines ou recherches - de l'éthologie à la philosophie en passant par la psychanalyse, la sociologie et l'ethnologie.

### 1) Les données de l'éthologie

- L'éthologie est l'étude du comportement animal dans le milieu naturel, la science des comportements des espèces animales.

- Les animaux n'ignorent nullement les phénomènes de « domination-soumission ». Le pouvoir structure les relations de tous les êtres qui vivent en communauté. Les fourmis (cf. *Les fourmis* de Marc Weber), les singes, par exemple, offrent un exemple saisissant.

- La vie, en effet, exige l'ordre. Tirillés comme le sont les êtres vivants entre l'invincible souci de leur propre préservation et les intérêts du groupe qu'ils forment, ils disparaîtraient rapidement si une instance de décision ne coordonnait pas leurs actions. La société, qu'elle soit animale ou humaine, n'est jamais sans pouvoir. On observe chez les animaux des conduites de soumission, de complaisance, des jeux de respect, de serviabilité. Ces relations de domination ou de subordination varient selon les espèces et le cadre écologique.

- Konrad Lorenz décrit, par exemple, chez les poules un *pecking order*, ordre hiérarchique résultant d'une séquence de coups de bec destinée à déterminer les poules les plus fortes. De même, le fameux phénomène de la territorialité (chaque sujet protégeant son territoire) signale des comportements de domination.

- Edgar Morin, dans *Le paradigme perdu : la nature humaine* (chapitre 3, "nos frères inférieurs"), décrit le groupe des babouins, des macaques, des chimpanzés comme une « organisation sociale avec différenciation interne, intercommunications, règles, normes, prohibitions ». Au sein de ces diverses sociétés de singes, se dessinent des clivages « très nets entre mâles adultes, femelles et jeunes, allant jusqu'à la constitution de castes (mâles adultes), de cliques ou bandes (jeunes), de gynécées. Il s'agit non seulement d'une différence hiérarchique, mais aussi d'une différence de statut, de rôle, d'activités, qui nous indique que nous sommes en présence d'un embryon de classes bio-sociales ». Les sociétés de macaques ou de chimpanzés connaissent donc, à des degrés divers, domination, soumission, subordination, et même des frustrations accompagnant la subordination. Des affrontements se produisent, des commandements s'exercent.

- La domination-soumission procéderait alors de nos racines biologiques et animales. Nous portons, en effet, l'héritage de notre passé animal, de nos « frères inférieurs », comme le suggère Edgar Morin. Selon cet auteur, toute forme sociale, même embryonnaire, vise à conjurer les risques de désordre et d'entropie. D'où la nécessité de contrôler les individus au moyen de structures complexes. Pour durer, s'installer dans la pérennité, les sociétés de chimpanzés ou de macaques exigent des rôles hiérarchiques ainsi qu'une domination. Idée que l'ordre social vivant requiert des statuts de domination-soumission, de manière à mettre en échec les forces de désordre à l'œuvre dans toute société. Voir les exemples donnés par Edgar Morin dans *Le paradigme perdu, la nature humaine* et par serge Moscovici dans *La société contre nature*.

## 2) Les données ethnologiques

- Les ethnologues montrent que le pouvoir et la politique doivent être distingués de l'État : absence d'État ne signifie pas absence de politique. Les sociétés traditionnelles connaissent divers types de formations politiques : les bandes sans pouvoir séparé, les chefferies, les sociétés sans État à pouvoir diffus. Il y a souvent, dans une même région, coexistence de plusieurs formes politiques (en Afrique, par exemple, un État qui peut recouvrir différentes formes de pouvoir différents au niveau du village).

### 1. Les bandes

- Ce sont des groupes de chasseurs-cueilleurs, pêcheurs, nomades, qui vivent en petites communautés de 20 à 150 personnes, regroupant quelques familles (Esquimaux du Groenland, aborigènes australiens, Indiens d'Amazonie comme les Nambikwaras ou les Guayakis). Pas de fonction politique séparée. S'il existe un chef de village, son rôle se limite à certaines décisions : gestion des conflits, rapports avec les voisins, etc. Il n'a pas de privilèges particuliers ou de

richesses. Le contrôle des déviances est collectif. La sanction des fautes se fait par la moquerie, voire l'exclusion du groupe.

## 2. Les sociétés à pouvoir diffus

- Dans les regroupements de taille plus importante, existence de formes de pouvoir plus complexes (« pouvoirs diffus »). Coexistence sur un même territoire de familles dirigées par un chef de famille qui est souvent l'aîné. Les chefs de famille choisissent parmi eux un sage qui assumera la fonction de chef.

- Dans les sociétés dites « segmentaires » (les Nuers du Soudan étudiés par Evans-Pritchard), la gestion des conflits se fait sans pouvoir central. Il y a regroupement et fusion temporaire d'un groupe sur des bases de proximité familiale pour constituer une unité par rapport à un autre groupe. L'organisation segmentaire permet de mobiliser des milliers de personnes sans pouvoir central.

- Il y a aussi les systèmes lignagers : organisations réunissant plusieurs familles apparentées par un ancêtre commun ; se nouent entre elles des relations de solidarité et de dépendance réciproque ; autorité exercée par les chefs de lignage ou aînés, entourés des conseils d'anciens.

## 3. Les chefferies (Afrique, Amérique du Sud, Asie)

- Les chefferies existent là où la société devient hiérarchisée, inégalitaire et d'une taille conséquente. Existence de lignages avec des statuts, des professions différents (guérisseurs, notables, esclaves...). Il y a un chef suprême. Ce qui différencie la chefferie de l'État, c'est que la chefferie ne peut s'opposer par la force au groupe dont elle est issue. La chefferie est, en définitive, une forme de congrégation semi-politique, semi-religieuse, organisée autour d'un roi-prêtre qui ne peut pas imposer sa volonté contre ses sujets.

## 3) Les données psychologiques et psychanalytiques

- Pour les psychanalystes, la constitution des premières figures du couple dominant-dominé renvoie à l'état de détresse du nourrisson qui, « dépendant entièrement d'autrui pour la satisfaction de ses besoins (soif, faim) s'avère impuissant à accomplir l'action spécifique propre à mettre fin à la tension interne » (Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*). Naissant inachevé, l'animal humain est voué à une relation intersubjective de dépendance initiale par rapport à une mère omnipotente. Quand le sujet se voit refuser la satisfaction de certains besoins, quand il se trouve en situation de frustration, surgissent les relations initiales de type domination-soumission, qui donnent à voir un conflit de demandes et de pouvoirs.

### 3.1 – L'analyse de Freud

- Dans *Moïse et le monothéisme*, où Freud s'interroge sur le noyau de la religion, fruit du complexe d'Œdipe, les assises psychologiques de la dépendance et de la sujétion sont dévoilées. Fasciné par le personnage de Moïse, Freud pose la question suivante : à quelles conditions le titre honorifique de « grand homme » se trouve-t-il conféré à un sujet ? Qualités objectives, beauté, réussite ne jouant qu'un rôle secondaire.

- Le complexe d'Œdipe désigne cette disposition affective par laquelle un sujet s'attache au parent de l'autre sexe, tandis qu'il expérimente une haine jalouse à l'égard du parent du même sexe. Cet



ensemble de désirs simultanément amoureux et hostiles, vécu, selon Freud, entre trois et cinq ans, décline progressivement et laisse place au surmoi, cet héritier du complexe d'Œdipe, qui nous permet de mieux pénétrer certaines racines de la domination. Avec le Surmoi, cette instance de la personnalité constituée par l'intériorisation des interdits parentaux et le renoncement aux désirs œdipiens, nous voyons surgir des formes de domination très actives : le vestige d'une autorité tout autant haïe qu'aimée laisse, en l'âme humaine, une puissance et une force liées à la figure du père.

- Selon Freud, c'est à travers la forme du père que s'intériorise une relation de pouvoir, acceptée, redoutée et, en même temps, contestée : « ...la plupart des humains éprouvent le besoin impérieux d'une autorité à admirer, devant qui se plier, et par qui être dominés et parfois malmenés...ce besoin collectif d'une autorité...naît de l'attirance vers le père, sentiment qui est, dès l'enfance, inclus en nous...Et nous entrevoyons que tous les traits de caractères dont nous voulons parer le grand homme sont des traits propres au personnage paternel... » (Freud, *op.cit.*).

- Freud forge le concept d'« Idéal du moi » pour rendre compte de la soumission et de la fascination exercée par le leader. L'Idéal du moi représente une formation psychique relativement distincte du surmoi et désigne un modèle auquel le sujet aspire à se conformer, une instance de la personnalité issue de la convergence du narcissisme et des identifications parentales.

- Dès lors, le leader incarne une personnalité toute puissante, à l'égard de laquelle on ne saurait se comporter que d'une manière passive et devant laquelle on doit renoncer à sa volonté propre : « le meneur de la foule incarne toujours le père primitif tant redouté, la foule veut toujours être dominée par une puissance illimitée, elle est au plus haut degré avide d'autorité...elle a soif de soumission » (Freud, *Essais de psychanalyse*). En somme, « Surmoi » et « Idéal du moi » paraissent constitutifs des positions de soumission. Le surmoi peut conduire au fantasme du maître tout-puissant, l'idéal du moi éclaire la fascination pour le leader. Les idéaux narcissiques, centrés sur l'amour de soi-même, contribuent à la genèse des rapports de domination.

### 3.2 – L'analyse de Reich

- D'autres psychanalystes dissidents ont apporté des analyses intéressantes pour comprendre les assises psychologiques de la domination. Wilhelm Reich, par exemple, dans *La psychologie de masse du fascisme* (1933), comprend les figures de la domination en termes de désir : le sujet adapté à une puissance autoritaire est docile parce que sa sexualité a été domptée durant son enfance et parce qu'il désire fondamentalement l'oppression. Les peuples n'ont pas été trompés, ils ont voulu leur oppression et l'ont entretenue.

- Alors que Freud voit dans l'Œdipe une donnée éternelle et immuable, une structure psychique universelle, aux yeux de Reich l'Œdipe se borne à réitérer, dans notre société, une forme d'autorité exorbitante dévolue au père dans nos structures. L'Œdipe n'est pas tant une structure universelle que le reflet d'un rapport de domination contingent et historique qui se trouve appelé à disparaître.

- Aux sources de la domination, nous avons certaines formes socio-économiques (Reich est marxiste), une structuration autoritaire de l'homme, la présence du père tout-puissant, le refoulement sexuel, des phénomènes d'identification et la peur de la liberté au sein des masses humaines. La figure du père autoritaire, matrice de l'Œdipe, qu'incarne, par exemple, le führer. Le besoin d'identification, qui permet aux individus de se découvrir en assimilant les attributs du leader et ainsi de se transformer sur le modèle de ce dernier, en participant à son essence. Besoin de trouver un appui, de gommer le sentiment d'inexistence ou de contingence, de s'enraciner dans

la race des “seigneurs”, de donner satisfaction au narcissisme. La peur de la liberté : les masses humaines ont voulu leur oppression en ayant peur de devenir libres, adultes, majeurs ; les maîtres cultivent ainsi cette angoisse d’expérimenter la liberté. Aux sources de la relation dominant-dominé, le refus d’être libre, adulte, majeur (analyse qu’on trouve déjà chez La Boétie et Kant). Il est plus simple, plus confortable, plus aisé de se laisser guider par un maître tout-puissant. Notion de servitude volontaire.

### 3.3 – Pierre Legendre et la croyance d’amour

- Dans *Jouir du pouvoir* (1978), Pierre Legendre se demande comment le pouvoir s’y prend pour nous fabriquer. Il montre que c’est dans la croyance d’amour que s’enracine les dispositifs de la domination : « obéis-moi, dit le maître, et je t’aimerai ! ». Cède sur ton désir, obéis à la Loi et tu recevras, en récompense, un flot d’amour. La désobéissance implique alors le risque suprême, celui de se voir retirer l’amour. Le ressort de l’obéissance est donc l’angoisse de la perte d’amour. En acceptant le maître auquel il se soumet, l’homme manifeste la persistance de sa détresse infantile devant la privation possible de l’objet d’amour.

- Ce qui nous fait obéir, d’après Legendre, c’est donc la croyance d’amour, l’illusion que l’on nous aime, que le Maître nous chérit.

### 3.4 – La soumission à l’autorité : l’analyse de Stanley Milgram

- Article de Jacques Lecomte extrait du n° 72 de *Sciences humaines*, à propos du livre de Stanley Milgram, *Soumission à l’autorité*.

Conclusion sur l’apport psychanalytique :

Au total, la psychanalyse démasque les fantasmes sous-jacents au pouvoir de l’homme sur l’homme et met à jour les multiples figures de la domination / soumission : l’identification au leader et à l’agresseur, la figure du père, la peur de la liberté, la demande d’amour, l’illusion d’être aimé, etc. Autant de structures sous-jacentes aux rapports maître/esclave, bourreau/victime, etc. La psychanalyse nous montre que l’agresseur fantasmatique peut s’installer dans le cœur même du sujet, que le pouvoir renvoie à des structures psychologiques profondes, de sorte que le « maître » et « l’esclave », avant de constituer des rapports sociaux, figurent d’abord en nous-mêmes. Qu’en pense maintenant la philosophie ?

### 4) Les données philosophiques

- La philosophie nous enseigne également que le « maître » et l’« esclave » sont, à l’origine, en nos âmes. La domination ne tient que par angoisse, fascination, consentement de ceux qui se trouvent écrasés. Le ressort de la servitude : la peur primordiale, mariée à l’amour du maître.

#### 4.1 L’énigme de la servitude volontaire (La Boétie)

- Sujet de dissertation : « y a-t-il une servitude volontaire ? »

- Problématique : Existe-t-il un esclavage, un état de dépendance forcé et de soumission qui soit volontaire, c’est-à-dire qui trouve son origine dans une forme réfléchie, pleinement consentie et délibérée, de l’activité ? Comment les hommes peuvent-ils rechercher la servitude, comme si elle constituait une sorte de salut possible ? Pourquoi la servitude est-elle si souvent recherchée ?

Autrement dit, existe-t-il une soumission, à la fois totale et délibérée, choisie de façon réfléchie et consciente, fruit de l'allégeance d'une personne à une autre ? Comment une soumission peut-elle s'effectuer à partir d'un choix ? Le problème est le suivant : le pouvoir n'est-il pas une énigme que la force elle-même ne saurait expliquer tout à fait ? S'il est une servitude volontaire, ne va-t-on pas la préparer, la créer et l'engendrer ? La servitude ne serait pas une donnée mais un produit : on naît pas serf ou esclave, on le devient.

## 1. La servitude volontaire, une impossibilité

- Tout d'abord, parler d'une servitude volontaire semble tout à fait paradoxal : dans l'idée de servitude, il y a, en effet, la notion d'une obéissance et d'une dépendance forcée. Or, la volonté n'est point forcée par essence, mais issue d'un choix rationnel (cf. Epictète : la volonté est ce qui dépend de nous). Comment, dès lors, pourrait-on faire le choix réfléchi de la soumission ? Rousseau montre que la servitude est en contradiction avec l'idée même de nature humaine puisque, selon lui, le sujet humain se définit par l'idée même de liberté. Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, affirme Rousseau dans *Du contrat social*.

- Toutefois, l'expérience dément cette remarque : il y a manifestement chez l'homme de nombreux exemples qui tendent à souligner son impossibilité partielle de se conduire raisonnablement et librement dans l'existence. N'est-il pas souvent plus commode d'être guidé, dépendant, voire esclave, plutôt que d'être libre et autonome ? Ne tendons-nous pas à rechercher en permanence un tuteur ou un guide ? La liberté n'est-elle pas dès lors un fardeau ? Comme l'a établi Sartre, ne sommes-nous pas condamnés à être libres et à rejeter, de ce fait, cette lourde charge ?

## 2. L'énigme de la servitude volontaire

- Dans *Le discours de la servitude volontaire*, Étienne de La Boétie formule une question aussi simple qu'énigmatique : « Comment se peut faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'ils lui donnent ; qui n'a pouvoir de leur nuire sinon tant qu'ils ont vouloir de l'endurer ; qui ne saurait leur faire mal aucun, sinon lors qu'ils aiment mieux le souffrir que lui contredire ? » Comment se fait-il que tant d'hommes et tant de nations acceptent la tyrannie d'un seul, sans y être toujours contraints par une force réelle ? La Boétie s'interroge donc sur la source même de la domination et montre que la force, la couardise, la peur de la mort, l'accord réfléchi des volontés, un pacte d'association ne sont pas à l'origine de la domination. Mais si la servitude est désirée, est-ce bien pour elle-même ?

- La servitude ne paraît pas être un fardeau pour le peuple mais au contraire le plus grand bien qui le délivre de la liberté perçue comme le plus grand mal. Le tyran nous séduit et nous capte par une identification majeure : chacun, en se soumettant, s'identifie au maître et participe à sa puissance par une projection d'abord imaginaire. Le dernier des esclaves est envoûté, en ce qu'il se saisit, par identification, comme maître et dieu. La domination fonctionne en nous, par nous, en ce fond de nos âmes si avides de se faire identiques à celle du tyran. La servitude de tous est donc liée, selon La Boétie, au désir de chacun de porter le nom d'Un devant l'autre. Si les peuples se coupent la gorge, c'est parce qu'ils portent, en eux, le tyran et se courbent eux-mêmes sous le joug d'une puissance imaginaire.

- La servitude volontaire désigne donc, non pas tant le désir d'être dominé que d'acquérir une identité imaginaire en se précipitant dans un corps indécomposable où chacun se fond avec chacun. L'amour du peuple pour le tyran n'est autre que son propre amour de soi : Narcisse est

l'autre nom du peuple. Dans le désir de servitude, la Boétie repère à l'œuvre un fantasme de narcissisme absolu. Le peuple se donne hors de lui un Autre qu'il voit et par lequel il est vu. La servitude serait alors une tentative de résoudre l'énigme de l'homme dans son unité et son écart de soi à soi et de soi aux autres, le mystère aussi de l'institution du social, désir donc de délivrance de la division et de la tension qu'impliquent ces deux énigmes.

- Analyse reprise en quelque sorte par Spinoza dans la préface du Traité théologico-politique : le goût de la servitude s'enracine dans le cortège des passions tristes et dans la haine de la vie. Tristesse, envie, humilité, regret, autant de sentiments ou passions, autant de formes d'impuissance où les effets de l'imaginaire se combinent à la tristesse pour engendrer obéissance et dépendance. Les hommes combattent pour leur servitude, comme s'il s'agissait de leur salut.

- Le contrôle social utilise adroitement le goût humain de la servitude volontaire. Par contrôle social, il faut entendre un ensemble de ressources, souvent symboliques, dont dispose une société pour s'assurer la conformité du comportement de ses membres aux règles et principes prescrits et sanctionnés. Contrôle de la société et existence d'une servitude volontaire sont en relation étroite.

#### 4.2 - L'amour de la servitude (texte de Kant)

- De même, dans *Qu'est-ce que les Lumières ?*, Kant décrypte cet amour de la servitude qui consiste à remettre, en autrui, la charge de diriger nos pensées, à refuser d'assumer soi-même ses propres opinions et jugements : « Les Lumières sont la sortie de l'homme de la minorité où il est par sa propre faute. La minorité est l'incapacité de se servir de son entendement sans la direction d'autrui. Cette minorité, nous la devons à notre propre faute lorsqu'elle n'a pas pour cause un manque d'entendement, mais un manque de décision et de courage pour se servir de son entendement sans la direction d'autrui. *Sapere aude !* Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Telle est donc la devise des Lumières. »

- Kant définit les Lumières comme la sortie hors de la minorité volontaire, c'est-à-dire comme un processus d'élévation, d'arrachement progressif à un état de dépendance (minorité = subordination de l'usage de l'entendement à la direction d'autrui). La maxime des Lumières est de penser par soi-même en toutes circonstances, de chercher en soi-même, dans sa propre raison, la pierre de touche de la vérité. Il s'agit donc de ne pas se conduire passivement avec son entendement en le soumettant à la direction d'autrui. La vertu du courage est donc la condition de l'usage de l'entendement, de sorte que la raison, le savoir sont visent avant tout la formation de la personne, comme sujet responsable.

- La cause de cette minorité volontaire est la paresse et la lâcheté, le confort de l'aliénation. La paresse est la propension au repos sans travail préalable ; la lâcheté est la pusillanimité sans honneur. La minorité exprime la manière dont le sujet se considère lui-même : elle a son fondement dans une déconsidération de soi, une mésestime de soi. Les tuteurs, les tyrans, les gourous multiples cultivent cette mésestime de soi, infantilisent les sujets et entretiennent, par conséquent, l'état pathologique dans lequel ils se trouvent.

- Kant souligne donc la difficulté d'une émancipation individuelle, la minorité finissant par devenir une seconde nature, sous l'inertie des préceptes, des préjugés, de sorte que rares sont les hommes libres. D'où la nécessité, et la possibilité selon Kant, d'une émancipation publique. Kant accorde un rôle salutaire à l'existence de certains éducateurs du peuple par eux-mêmes affranchis des préjugés. Les Lumières sont une affaire de longue haleine, eu égard à la résistance que leur oppose le peuple attaché à sa propre aliénation.

- En effet, le peuple ne situe pas généralement son salut dans la liberté, mais dans ses fins naturelles : le bonheur après la mort, la jouissance physique de la vie. Il s'en remet naturellement aux prêtres et aux médecins comme à autant de tuteurs susceptibles de les lui garantir. Il demande alors des miracles. Dès lors, seule une évolution, et une lente réforme de la manière de penser conduite par des savants éduquant progressivement le peuple, pourra servir l'accès aux Lumières.

- Au total, que nous enseigne Kant sur le pouvoir et les racines de la domination ?

- Que l'amour de la servitude renvoie au farouche refus d'être libre. Les sujets ont peur de devenir libres car il est réellement confortable de se laisser guider par un maître. L'expérience de la liberté est pénible et difficile, dans la mesure où il est malaisé de construire seul son destin : il est plus commode de suivre la direction du conseiller, du prêtre, du médecin, du maître, du gourou. La paresse, la lâcheté, l'indolence, le goût des habitudes, les préjugés, autant de causes rendant compte de l'opposition aux Lumières. Nous aimons cette servitude, apaisante, réconfortante. Quand il faudrait, avec effort, travail, dure lutte, nous installer dans la raison, nous préférons vivre sous la tutelle de l'autre pour qu'il pense à notre place. Les hommes, par manque d'autonomie, préfèrent la dépendance.

- Où l'on voit que la liberté, en réalité, angoisse l'homme. Nous sommes donc responsables de notre minorité, nous engendrons nous-mêmes notre manque de courage et la domination du chef, les dominants n'ayant plus qu'à cultiver fermement cette peur. La maîtrise apparaît alors comme indispensable : parce que l'homme se manifeste d'abord comme enfant et ne se détermine pas selon la loi de raison et de liberté, il lui faut un maître, qui le forme et l'éduque. Le maître désigne, chez Kant, le sujet exerçant la domination spirituelle et faisant accéder les hommes à la liberté, brisant l'arbitraire des volontés individuelles (Idée d'une histoire universelle..., 6ème proposition). En somme, l'enracinement dans la dépendance nous renvoie à notre nature la plus intime.

#### 4.3 – Servitude et regard

- Dans une perspective voisine, Sartre lit dans le regard et la mauvaise foi, la genèse de la dépendance aliénante. Dans *L'Être et le néant*, Sartre montre qu'autrui, ce médiateur entre moi et moi-même, me fait accéder à l'être. C'est le regard de l'autre qui me fait expérimenter mon esclavage face à une liberté qui me constitue en objet, me dépouille de moi-même. C'est dans le poids du regard que ma dépendance à l'égard de l'autre trouve son origine. D'où le fameux enfer de *Huis clos*, le duel à mort de consciences où chacun, par son regard, engendre esclavage et maîtrise. D'où le sadisme et le masochisme, ces perversions inhérentes au regard lui-même. « L'enfer, c'est les autres », dit Sartre : par le regard s'engendrent dépendance, soumission, maîtrise, esclavage.

- Mais la mauvaise foi joue un rôle important dans la genèse de la dépendance : Sartre entend par mauvaise foi, ce mensonge à moi-même par lequel je tente de feindre que je ne suis pas libre, par lequel je m'efforce d'oublier que je suis une conscience ne subissant pas la loi des choses. Fuite de la liberté ou de la responsabilité, acceptation de se faire objet pour autrui, autant de conduites naissant de la peur de la liberté où s'enracine tant de modes de la dépendance. Le désir d'obéissance ou de soumission s'enracine alors dans ma mauvaise foi, autre nom, à la suite de Kant et de Freud, de notre originelle détresse où se masque notre liberté.

Conclusion : les enseignements de la philosophie sur les racines de la domination

La philosophie nous explique donc, elle aussi, que le maître et l'esclave sont, à l'origine, en nos âmes. Les sources de nos chaînes sont purement internes, nées de nos imaginations : peur de la mort, fuite de notre liberté, volonté de retrouver, à travers l'amour du maître, l'apaisement d'une conscience réconciliée avec elle-même. Il ne faut toutefois pas minimiser l'importance du contrôle social, qui utilise adroitement le goût humain de la servitude volontaire. Le contrôle social désigne un ensemble de ressources, souvent symboliques, dont dispose une société pour s'assurer de la conformité du comportement de ses membres aux règles et principes prescrits. Le contrôle social permet de conditionner les esprits de manière insidieuse et subtile. Ainsi le contrôle de la société et l'existence d'une servitude volontaire sont-ils en relation étroite.

#### Conclusion sur les racines de la domination

- Il apparaît donc que le pouvoir se bâtit sur une assise double : le désir de dominer et le besoin de dépendance.

- L'éthologie nous montre le caractère universel des relations de domination-soumission qui sont nécessaires au fonctionnement même de l'ordre social vivant. La théorie psychanalytique rattache la relation dominant/dominé à l'état de détresse originnaire : obéis-moi ou je te retirerai mon amour. La philosophie nous donne à voir une volonté de servir (La Boétie), une peur de devenir libre (Kant), un choix de la dépendance symétrique de la maîtrise (Hegel). À la maîtrise fait donc écho la volonté de servir et d'obéir. Songeons aux formes anciennes de la domesticité, où le paternalisme du maître, sa tendance à imposer un contrôle, une domination, sous couvert de protection, s'alliaient à la dépendance du dominé. Pensons également au colonialisme et au système esclavagiste. Se complètent alors le comportement protecteur, empreint de condescendance, et le besoin de dépendance. Ainsi le pouvoir se construit-il à travers l'énigmatique et parfois monstrueuse relation dépendance/volonté de dominer.

Nos racines biologiques (K.Lorenz, E. Morin)

Volonté de servir (La Boétie)

Peur de la liberté (Kant)

#### DOMINATION

Composantes psycho-affectives ; thématique de l'inconscient (Freud)

Regard ; mauvaise foi (Sartre)

### C) LE POUVOIR, PRINCIPE VITAL

- Le pouvoir se présente également comme exigence quasi vitale au sein de toute société. Le pouvoir, en effet, est chargé d'inscrire dans la durée sujets, groupes et individus isolés. Le pouvoir permet la pérennité de la cité, que tout expose aux risques de désintégration et d'entropie : risques internes, dus au temps, ainsi qu'externes, provoqués par les luttes et les conflits. Mais le sujet se rassemble également et s'unifie grâce au pouvoir sur soi. Le pouvoir gouverne les sujets, réalités et groupes éphémères et les inscrit dans la permanence.

#### 1) Le pouvoir sur soi

- Analyse d'un sujet de dissertation : qu'est-ce qu'être maître de soi ?

- Comment se conserver soi-même et maintenir sa propre existence, comment trouver une règle de conduite, une et harmonieuse ? Cette tâche vitale ne s'avère possible que si le sujet, maître de lui-même, dispose d'un pouvoir sur soi : il s'agit de constituer, en raison même des urgences de la vie, un sujet autonome, un gouvernement de soi-même, d'édifier une durée psychique résistant aux troubles passionnels comme à l'angoisse de la mort.

- Fonction thérapeutique de la capacité de se maîtriser, comme nous le signale la doctrine épicurienne : puisque notre équilibre se trouve à la merci de tant d'ennemis intérieurs (angoisse, insécurité, peur des dieux et de la mort), il faut triompher de ces derniers et acquérir la paix spirituelle : l'ataraxie. Le pouvoir sur soi se confond avec une maîtrise des forces obscures qui nous menacent. C'est donc par le pouvoir sur soi, c'est-à-dire cette puissance d'accéder à des règles de pensée et d'action créant un sujet autonome, que l'on peut vivre humainement et heureux, que l'on peut dépasser le stade de l'animalité et de la servitude et se réaliser en tant qu'homme.

## 2) Le pouvoir sur les choses et la nature (cf. Cours sur la technique)

- Le pouvoir exprime la possibilité de mettre en œuvre des moyens physiques destinés à l'action, de disposer des forces naturelles, afin de survivre. Rôle de la technique (et du travail) : ici, le pouvoir désigne une capacité instrumentale, un organe de survie de l'humanité qui manipule, transforme le monde pour maîtriser l'inconnu, constituer l'univers humain. La technique comme savoir-faire incarne un comportement efficace au service des hommes et de la vie tendant à affranchir l'homme des contraintes naturelles.

- Ce qui fonde donc le pouvoir, c'est une exigence vitale. Le pouvoir sur les choses et la nature, fondement vital de l'existence.

## 3) Le pouvoir d'État

- Autre pouvoir important qui renvoie à la même exigence vitale : l'État, pouvoir politique par excellence, forme institutionnalisée du pouvoir. Le pouvoir d'État comme accès à la pérennité de la cité. Sans le pouvoir de l'État, la cité glisserait vers la ruine, les individus, privés de permanence, dépourvus de culture, connaîtraient uniquement la loi de la guerre.

- Chez Hobbes, par exemple, l'état de nature désigne une forme de violence et de mort, la guerre de chacun contre tous. D'où une vie brève, une existence quasi animale, sans civilisation. D'où l'État, issu d'un contrat entre les individus, qui garantit la paix et la sûreté publique : les hommes délèguent le pouvoir de les défendre à un Souverain, protégeant les individus. Le contrat transforme l'animal en un sujet inscrit dans la durée, au sein d'une civilisation pacificatrice.

- De même, selon Éric Weil, l'État est l'organisation d'une communauté historique, il est la continuité, la solidité, qu'il inscrit dans le groupe. Il incarne la volonté de survie des individus, assure le salut de la communauté, la préservant de la mort et de la dispersion. Exemple de l'État-Providence assurant des systèmes de protection constants. Théorie contestée, nous le verrons dans le cours sur l'État, par les marxistes et les anarchistes.

- Comme le souligne le mythe de Protagoras (Platon, *Protagoras*), la politique et le pouvoir font échapper les hommes à la mort et aux puissances de destruction. La politique a pour fin de libérer

l'homme de la solitude, de la faiblesse, de la mort. Le pouvoir fait vivre civilisation et cultures. Zeus charge Prométhée et Epiméthée de distribuer aux espèces vivantes un ensemble de qualités ; il veille à équilibrer les dons, de sorte qu'aucune espèce ne soit menacée d'extinction : les oiseaux ont des ailes pour fuir dans les airs, les rongeurs savent creuser des galeries où trouver refuge, etc. Aux uns il donne la force sans la vitesse, aux autres la vitesse sans la force. Quand il eut dépensé pour les animaux toutes les facultés dont il disposait, Epiméthée constata qu'il avait oublié l'espèce humaine. Or Epiméthée dépensa toutes les facultés en faveur des animaux

- Prométhée offrit alors aux hommes la maîtrise du feu et des techniques qui vont leur permettre de travailler et ainsi de compenser leurs faiblesses. Mais les hommes ne connaissent pas l'art de vivre ensemble, de s'organiser, de se respecter mutuellement. Zeus, craignant alors la disparition du genre humain, fit don aux hommes de deux vertus permettant justement de vivre ensemble, de pratiquer l'art politique : la pudeur et la justice.

- Pudeur et justice permettent, en effet, l'amitié et donc le lien communautaire, la reconnaissance de l'humanité des semblables, êtres de dialogue. Par l'art politique, l'homme établit définitivement sa supériorité sur l'animal. Dès lors, la vie dans la ville n'est plus la vie dans la nature. La cité définit le territoire humain entre celui des dieux et celui de la sauvagerie animale. Contrairement à l'animal voué à l'état de nature dans toute sa violence, l'homme doté de la raison et du langage peut renoncer à l'état de guerre, entrer dans l'état politique et y construire le souverain qui agit au nom du peuple. La bestialité de l'homme stigmatise son échec à se tenir dans l'enclos du genre humain ; l'animalité est la hantise de l'humanité, une des faces de l'inhumain qui guette l'homme.

## D) LE POUVOIR ET LE SACRÉ

### 1) Le fondement divin du pouvoir

- Aux côtés de la volonté de dominer et de l'exigence vitale d'organisation, le pouvoir, en ses origines, se fonde dans le Sacré. Si ce lien apparaît aujourd'hui distendu, certaines cultures laissent subsister cette liaison. Le pouvoir se fonde sur la transcendance à la fois dans les sociétés archaïques et dans les formes sociales traditionnelles. Le Sacré, insufflant dans le pouvoir la permanence de la vie de l'Esprit, la pérennité d'une Essence éternelle, s'efforce d'enraciner le pouvoir dans la continuité et la durée.

- Dans les sociétés archaïques, le pouvoir se trouve sacralisé en profondeur. Chez les Mossi de la Haute-Volta, par exemple, le souverain symbolise tout l'univers et seule la force reçue de Dieu permet l'exercice de la domination. C'est une puissance sacrée qui confère la capacité de gouverner. De même, les Tiv, peuple du Nigeria, opèrent une liaison entre le *swèm* et le pouvoir : « tout pouvoir légitime requiert la possession du *swèm*, capacité d'être en accord avec l'essence de la création et d'en maintenir l'ordre ; ce terme connote plus largement les notions de vérité, de bien, d'harmonie » (G. Balandier, *Anthropologie politique*).

- De même, l'Islam, à la fois religion et ordre social, propose une théorie du pouvoir et de l'autorité. L'Islam, nom de la religion prêchée par Mahomet, se fonde sur le Coran, le Livre Saint, la Parole de Dieu, le message révélé à Mahomet (570-632). Il s'agit, dans la pensée coranique, de rattacher le pouvoir à Dieu : « obéissez à Dieu, obéissez à l'envoyé ». D'où une problématique centrale, tout particulièrement dans le monde contemporain : en terre d'Islam, l'autorité doit-elle se relier au principe religieux ou se fonder laïquement ? Les réponses sont diverses : certains affirment le pouvoir dans une perception laïque, démontrent que l'Islam désigne un message purement religieux et ne doit surtout pas se mêler des affaires de la cité (le théologien égyptien Ali



Abderraziq) ; d'autres, les intégristes contemporains, voient dans l'Islam l'unique source de l'autorité : s'impose l'idée de la souveraineté de Dieu sur terre; le clergé exercera une sorte de vice-royauté dans le monde (selon la tradition chiite, après la disparition du dernier imam – guide –, en 874, le monde est entré dans une période durant laquelle le pouvoir politique doit être dévolu aux théologiens).

- Dans les sociétés historiques occidentales (la société française de l'Ancien régime, par exemple), le pouvoir procède de Dieu et s'enracine dans le Sacré. Le roi est, dans la monarchie de droit divin, le représentant de Dieu sur terre. Le fondement divin fournit au pouvoir une référence absolue et stable, face au devenir des choses. Dieu, immuable, se reflète dans le pouvoir et lui apporte une assise éternelle, comme nous le signale Bossuet : « La puissance de Dieu se fait sentir en un instant de l'extrémité du monde à l'autre : la puissance royale agit de même dans tout le royaume. Elle tient tout le royaume en état, comme Dieu y tient tout le monde. Que Dieu retire sa main, le monde retombera dans le néant : que l'autorité cesse dans le royaume, tout sera en confusion... »

- L'Épître de Paul aux Romains, dans le *Nouveau Testament*, exprime également, à l'origine, cette référence sacrée, cette vue faisant du Prince un ministre de Dieu : l'homme-roi est envoyé de Dieu, pour le bien de l'État, et toute autorité, transcendant les hommes, devient, dès lors, sacrée et absolue.

- La dimension religieuse a toutefois régressé. La laïcisation du pouvoir a, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, contribué, en Occident, à faire se distendre la liaison entre le pouvoir et le Sacré. Dans nos sociétés contemporaines, de nouveaux fondements se substituent au Sacré. Le pouvoir va se légitimer et se fonder autrement. La démocratie, par exemple, fonde son pouvoir politique sur la volonté des citoyens. Quels sont alors les nouveaux fondements du pouvoir ?

## 2) Les fondements du pouvoir contemporain

- Selon certains auteurs (Lyotard notamment et le thème du post-modernisme), l'homme post-moderne, à la différence de l'homme moderne, ne croit plus en l'idée d'un Sens de l'histoire, d'une émancipation du genre humain, d'une construction de la société sans classes (nombreux sont ceux qui parlent aujourd'hui de la mort des idéologies). Ce qui désormais légitime le pouvoir, c'est la possibilité de transmettre un message, de maîtriser information et communication. Le paradigme communicationnel cède alors la place aux modèles de l'Histoire et du Sacré. Les vrais acteurs sociaux appartiennent à l'empire de la communication.

- Michel Foucault nous signale que le pouvoir contemporain se fonde sur la norme, alors qu'il était autrefois référé à la loi. Il recherche aujourd'hui une assise plus subtile, plus adaptée à un ordre moins autoritaire. Aux côtés de la loi figure la norme qui apporte son fondement au pouvoir contemporain : discours quotidiens, par exemple, du psychiatre, du psychologue à l'école, à l'hôpital, dans les tribunaux, etc.

- Des normes, des systèmes d'information, des pouvoirs multiples et diffus : le pouvoir contemporain dessine ses multiples figures sur fond de société ouverte. Selon Karl Popper, la société ouverte fournit une des assises du pouvoir contemporain. Alors que la société close est réglée par le sacré et l'interdit, la société ouverte est laïque et s'ouvre aux créations humaines. Elle évolue et apparaît marquée par l'esprit critique, par l'interrogation, le mouvement.

- Mais il ne s'ensuit pas que les dominations régressent, que la maîtrise-obéissance cesse de former une des bases du pouvoir. De nos jours la domination, les inégalités de position, les élites, les rapports de force s'avancent plus en souplesse, souvent masqués, revêtus d'une violence symbolique. Le pouvoir demeure ancré dans des structures d'obéissance. Dans nos sociétés plus ouvertes, aux hiérarchies sociales apparemment assouplies, la relation de domination ne se manifeste pas toujours dans son évidence, comme le signale Pierre Bourdieu. Intériorisée, occultée, parfois inconsciente, subie souvent en toute méconnaissance, la domination subsiste comme noyau fondamental et assise des pouvoirs. La domination, travestie et déguisée, dissimule aux dominés ses mécanismes. Au sein de la société ouverte, la parole autorisée et dominante affirme toujours sa présence.

- En somme, si la laïcisation du monde contemporain tend à faire s'évanouir le fondement sacré du pouvoir, le pouvoir contemporain tente de gérer le désordre qu'il occasionne à l'aide des systèmes de communication, des normes, des dominations masquées et déguisées. Les sociétés "post-modernes" s'efforcent de convertir en souplesse le désordre, c'est-à-dire les déviations, les irrégularités, les chaos divers.

## **CONCLUSION GÉNÉRALE SUR LE POUVOIR**

- Il semble donc que le pouvoir soit nécessaire aux groupes et aux sociétés. Il convertit en dynamisme vital les forces de mort et de désintégration. Il tend parfois à revitaliser la société (exemple des élections ou du nouveau leader charismatique qui revigore les microcollectivités). Il se révèle également indispensable parce qu'il réintroduit du symbolique et de l'imaginaire dans des formations sociales incapables de fonctionner à froid.

- Le jeu de l'imagination semble alors accompagner tout pouvoir : l'image, la fiction, la théâtralisation contribuent à désamorcer les angoisses. Sans eux, le pouvoir, fonctionnant seul et nu, sans imaginaire, se dissocierait radicalement du sacré. Or nul pouvoir sans quelque retour (conscient ou inconscient) aux puissances du sacré.

- Qu'est, en somme, le pouvoir ? Un ensemble de phénomènes de domination omniprésent dans tout rapport humain et traversant toutes les relations sociales : les groupes, les élites, les familles, etc. Pouvoir aux multiples figures, modèles de domination extrêmement diversifiés et ramifiés, qui se fondent à la fois sur un désir de dominer et sur un besoin de dépendance. Pouvoir qui tente de maîtriser la mort et la finitude humaine, et qui fait vivre civilisation et cultures.

- Le pouvoir est donc une gestion de la société qui nous conduit aux frontières de la mort et du sacré. Il exprime en quelque sorte la volonté d'éternité de l'homme.

---

## **SUJETS DE DISSERTATION**

- Le pouvoir repose-t-il sur la contrainte ou sur le consentement ?

- Bien gouverner, est-ce donner satisfaction à l'opinion publique ?

- Faut-il reconnaître quelqu'un comme son maître ?

- Y a-t-il un plaisir à gouverner ?
- L'exercice du pouvoir entraîne-t-il nécessairement l'abus de pouvoir ?
- Faut-il défendre l'ordre à tout prix ?
- Le pouvoir politique peut-il échapper à l'arbitraire ?
- Y a-t-il une servitude volontaire ?
- Qu'est-ce qu'être maître de soi ?

### **LECTURES CONSEILLEES**

- Machiavel, Le prince
- Kant, Qu'est-ce que les Lumières ?
- La boétie, Le discours de la servitude volontaire
- Michel Foucault, Surveiller et punir et Histoire de la folie à l'âge classique

### **DEFINITIONS A CONNAITRE**

- Le verbe pouvoir désigne à la fois la possibilité réelle ou physique de faire quelque chose, mais aussi le droit, la permission de faire quelque chose.
- Le nom pouvoir :
  - .. Sens général : capacité effective de faire triompher la volonté et d'atteindre un but, faculté d'action et d'affirmation de soi d'un individu ou d'un groupe.
  - .. Sens politique et sociologique : droit d'exiger quelque chose, capacité effective d'exercer sur un homme une autorité telle qu'on obtienne de lui des actes ou un comportement qu'il n'aurait pas adoptés spontanément. Dans ce cas, le pouvoir est la puissance autorisée et légitime.
- Autorité : pouvoir d'imposer l'obéissance, de commander à autrui. Il s'agit ici d'une obéissance acceptée excluant la violence directe.
- L'obéissance : acte par lequel les dominés se plient à la loi ou à l'ordre.
- Soumission : disposition à accepter la dépendance.
- Le commandement : acte signifiant et exprimant l'ordre, de manière à faire exécuter une action.
- La sanction : peine ou récompense accordée en raison de la non-observation ou du respect des normes et des règles du pouvoir.

## EXERCICE DE CONTROLE DE COMPREHENSION DE LA FICHE

1. Qu'est-ce que le pouvoir ?
2. Que désigne le pouvoir politique ?
3. En quoi le pouvoir est-il une forme de gouvernement ?
4. Le pouvoir se fonde-t-il sur la contrainte physique ?
5. Qu'est-ce qui distingue la violence de la force ?
6. Quelles sont les grandes figures du pouvoir ?
7. Quels sont les modes agressifs du pouvoir ?
8. Quels sont les modes doux du pouvoir ?
9. Quel est le fondement de l'autorité ?
10. Qu'incarne le pouvoir de l'État ?
11. Qu'est, selon Pierre Bourdieu : le champ social, le capital culturel, le capital symbolique, l'habitus, la violence symbolique ?
12. Qui gouverne selon Bourdieu ?
13. Que faut-il entendre par « microstratégies » ?
14. Que désigne le pouvoir selon Michel Foucault ?
15. Foucault pense que le pouvoir est une emprise de l'homme sur l'homme, un exercice de domination V F
16. Que faut-il entendre par « pouvoirs d'influence » ?
17. Qu'est-ce que la domination ?
18. Que nous enseigne Machiavel sur le pouvoir ?
19. Quelles sont, selon Max Weber, les différentes formes de domination ?
20. Quelles sont les différentes racines de la domination ?
21. Comment le pouvoir s'organise-t-il dans les sociétés primitives ?
22. Qu'est-ce qui dévoile, selon la Boétie, l'énigme de la servitude volontaire ?
23. D'où vient, selon Kant, l'amour de la servitude ?

24. Qu'est le pouvoir sur soi ?
25. Que nous enseigne le mythe de Protagoras ?
26. Quels sont les principaux fondements du pouvoir contemporain ?

## **CORRECTION DU CONTROLE DE COMPREHENSION DE LA FICHE**

### 1. Qu'est-ce que le pouvoir ?

.. Sens général : capacité effective de faire triompher la volonté et d'atteindre un but, faculté d'action et d'affirmation de soi d'un individu ou d'un groupe.

.. Sens politique et sociologique : droit d'exiger quelque chose, capacité effective d'exercer sur un homme une autorité telle qu'on obtienne de lui des actes ou un comportement qu'il n'aurait pas adoptés spontanément. Dans ce cas, le pouvoir est la puissance autorisée et légitime.

### 2. Que désigne le pouvoir politique ?

- La notion de pouvoir politique qui concerne le processus de la prise de décision légitime dans une société (sous la forme, selon Max Weber, d'un gouvernement ou d'un État, de la tradition ou d'un représentant individuel ou institutionnel). Par politique il faut entendre la dimension de ce qui est commun, de ce qui est mis en commun, par opposition au privé ou au particulier (politique vient de polis, la cité qui, au sens grec du terme, désigne l'ensemble des citoyens, des hommes libres déterminant eux-mêmes les modalités de leur vie commune).

### 3. En quoi le gouvernement est-il une forme de gouvernement ?

- Gouverner, c'est faire faire quelque chose à quelqu'un, faire adopter une conduite déterminée à une personne ou un groupe qui peuvent choisir parmi un ensemble de conduites possibles. C'est précisément faire adopter telle conduite plutôt que telle autre parmi l'ensemble des conduites possibles, dans le champ des conduites possibles.

### 4. Le pouvoir se fonde sur la contrainte physique ?

- Le pouvoir ne supprime pas la liberté, mais au contraire la suppose pour être possible. Liberté comme pouvoir de choisir entre plusieurs conduites possibles, d'avoir un champ d'action, c'est-à-dire toute une palette d'actions également possibles, adoptables. On ne peut rien faire faire à celui qui n'a pas le choix ; on ne peut pas faire adopter une conduite précise à celui qui ne peut en choisir lui-même aucune. L'envers du pouvoir, ce n'est pas la liberté, c'est la contrainte physique qui annule toute possibilité d'action, qui détermine totalement l'action et avec elle la violence en tant qu'elle est coercitive, c'est-à-dire en tant qu'elle contraint. L'envers du pouvoir, c'est le pur empire des forces mécaniques et sa nécessité. C'est donc toujours librement qu'on obéit et, comme nous le verrons, qu'on se soumet (La Boétie parle d'une servitude volontaire) : celui qui n'est pas libre n'obéit pas, il plie, se brise. Pour être possible, le pouvoir suppose toujours que celui que l'on fait agir puisse et surtout veuille, même très faiblement, faire ce qu'on veut qu'il fasse.

### 5. Qu'est-ce qui distingue la violence de la force ?

- Il faut distinguer la violence de la force : la force est un principe d'action, le déploiement de la volonté souveraine, alors que la violence est cette contrainte physique ou morale tendant à faire réaliser par un individu ou un groupe ce qui est contraire à leur volonté. La violence est un principe de puissance corrompue, une impatience dans la relation à autrui et se manifeste sous la forme de la brutalité, de la menace, de l'agressivité, de la guerre, de l'extermination, du terrorisme, etc.

6. Quelles sont les grandes figures du pouvoir ?

- Le pouvoir de l'État, celui des classes et des élites, les microstratégies, les pouvoirs d'influence.

7. Quels sont les modes agressifs du pouvoir ?

- La violence, la force, la contrainte, le commandement, la sanction, la soumission et l'obéissance.

8. Quels sont les modes doux du pouvoir ?

- L'autorité, la persuasion, la séduction, la manipulation.

9. Quel est le fondement de l'autorité ?

- L'autorité : idée d'un pouvoir d'imposer une obéissance acceptée, supériorité de mérite ou de séduction qui impose l'obéissance sans contrainte, la confiance et le respect. Il s'agit d'une relation excluant la violence directe. L'autorité « fait autorité », comme on le dit, en ce sens qu'elle s'impose d'elle-même, spontanément, elle soumet sans aucune médiation, comme par enchantement.

- Détenir l'autorité, en effet, c'est pouvoir obtenir, par grâce ou compétence, le consentement d'un sujet. Devant l'autorité, l'on s'incline, car elle se fonde sur le prestige. Elle renvoie à l'ascendant, et non point à l'usage de moyens externes de coercition. Elle ne peut se maintenir qu'à travers le respect. L'autorité donne du pouvoir sur les autres, que cette autorité soit naturelle (charisme, charme) ou fondée sur la reconnaissance d'une compétence, d'une expérience, d'une sagesse supérieure qui justifie qu'on s'y réfère et qu'on s'y soumette. Cette forme de pouvoir n'existe que là où il existe une hiérarchie spontanée et forte entre les individus.

10. Qu'incarne le pouvoir de l'État ?

- Il n'incarne pas l'unique modèle d'organisation du pouvoir, mais il en représente le mode le plus perfectionné et le plus complexe. L'État est la forme institutionnalisée du pouvoir, forme moderne et politique, qui existe dans les sociétés modernes, par opposition aux sociétés à pouvoirs diffus (les sociétés traditionnelles ou archaïques), sociétés sans État, qui ne connaissent pas de fonctionnaires d'autorité, de gouvernants, de juges, de policiers, qui sont dépourvues d'appareil centralisé, de mécanisme administratif et d'institutions judiciaires constituées. L'État est donc un pouvoir centralisé qui dispose d'une administration exerçant son contrôle sur un territoire donné, prélevant des impôts, instruisant la justice et imposant une loi commune.

11. Qu'est, selon Pierre Bourdieu : le champ social, le capital culturel, l'habitus, la violence symbolique ?

- Le champ social : espace spécifique où s'organisent des rapports de domination. La société est traversée par des sous-ensembles dynamiques, inventant des normes, des règles, des lois, des savoirs, et qui sont marqués par des appropriations de profits, matériels, mais aussi culturels, symboliques. Espaces donc où se dévoilent l'exercice du commandement, de la domination, ainsi que des positions inégalitaires.

- Le capital culturel : ensemble d'instruments de connaissance et d'expression, de savoir-faire, transmis par la famille et qui contribue fortement à la réussite scolaire ; le capital culturel comprend les diplômes, le niveau linguistique, les goûts, les ambitions

- L'habitus : système de dispositions intériorisées qui orientent nos pratiques sociales et nos stratégies individuelles et qui constituent autant de variantes de nos « habitus de classes » ; système donc de catégories, de perceptions, de pensées, d'appréciations et d'actions, produit de l'incorporation de structures objectives. Par exemple, nos choix et nos goûts esthétiques révèlent, tout en les masquant notre statut social, mais également nos aspirations et nos prétentions. Par exemple, les femmes se spécialisent dans la charge des intérieurs et dans la gestion des biens symboliques circulant sur le marché matrimonial.

- Le capital symbolique correspond à l'ensemble des rituels (l'étiquette, le protocole) liés à l'honneur et à la reconnaissance. Crédit, autorité que confèrent à un agent la reconnaissance et la possession des trois autres formes de capital.

- La violence symbolique : un des fondements puissants de l'ordre social caractérisé par le fait que la domination ne s'exerce non point par la force ou la violence physique, mais avec la « complicité » souvent inconsciente du dominé. Dominer, c'est exercer un pouvoir par des symboles et des prestiges.

12. Qui gouverne selon Bourdieu ?

Qui gouverne ? L'analyse de Bourdieu

### **DETENEURS DU POUVOIR OU DE LA DOMINATION FACTEURS DECISIFS PERMETTANT L'EXERCICE DU POUVOIR**

- Un groupe local : un groupe social détenant des capitaux communs.

- Capital économique, culturel, symbolique, etc.

- Une pluralité de groupes ou de structures : la noblesse d'État : les Grandes Écoles

- Compétence technique + violence symbolique.

13. Que faut-il entendre par « microstratégies » ?

- Expression forgée par Foucault et qui désigne de petits pouvoirs omniprésents, des relations de domination souples, des pouvoirs éclatés présents dans le tissu le plus fin de l'échange social.

14. Que désigne le pouvoir selon Michel Foucault ?

- Le pouvoir, selon Foucault, n'est pas la domination, la dialectique commandement/obéissance, l'oppression, la répression. Le pouvoir ne se définit point à proprement parler comme "emprise" de l'homme sur l'homme. Il est ce qui produit des normes, des modèles organisant des microstratégies. Il a avant tout une fonction créatrice : il fait surgir des techniques et des dispositifs d'action, mais aussi des savoirs (une psychiatrie, une criminologie, une statistique, etc.). Le philosophe met l'accent sur l'autonomie des acteurs et la liberté de manœuvre surgissant dans les relations de pouvoir. Foucault occulte donc l'essence de la domination dans sa conception du pouvoir.

15. Foucault pense que le pouvoir est une emprise de l'homme sur l'homme, un exercice de domination.

- Le pouvoir, selon Foucault, n'est pas la domination, la dialectique commandement/obéissance, l'oppression, la répression, la violence, la servitude volontaire. Le pouvoir ne se définit point à proprement parler comme « emprise » de l'homme sur l'homme. Qu'est alors le pouvoir selon Foucault ?

- Une grande machinerie, aux rouages complexes, qui circule dans toute la société, dans les écoles, les hôpitaux, les prisons, etc. Au schéma classique loi-contrainte-répression, Foucault substitue celui d'un rapport de force mobile, d'un mode d'action ouvert, ramifié, dispersé à travers tout le corps social. Le pouvoir circule, entre techniques de gestion et de quadrillage, arts de faire subtils, stratégies complexes. Le pouvoir doit être rapproché du gouvernement (*cf. supra*, texte de Foucault), c'est-à-dire du mode d'action sur autrui. Le pouvoir est finalement ce qui produit des normes, des modèles organisant des microstratégies. De même, les savoirs se donnent comme le résultat des pouvoirs.

- Le pouvoir est donc avant tout : il fait surgir des techniques et des dispositifs d'action, mais aussi des savoirs (une psychiatrie, une criminologie, une statistique, etc.). Il construit, en somme, une subjectivité, un savoir. Le philosophe met l'accent sur l'autonomie des acteurs et la liberté de manœuvre surgissant dans les relations de pouvoir.

16. Que faut-il entendre par « pouvoirs d'influence » ?

- Ils désignent des pratiques sociales agissant par persuasion et séduction. Leur pression diffuse est tout aussi décisive que celle du pouvoir politique ou économique. Ils permettent de modeler les esprits et les cœurs. Ils emportent en douceur les décisions. Pouvoir des médias, des intellectuels, de la religion, des idéologies, des mots et du langage, etc.

17. Qu'est-ce que la domination ?

- La domination est une relation entre un dominant et un dominé fondée sur une dialectique du commandement et de l'obéissance. La domination implique que le commandement soit accepté, que la sujétion soit reconnue comme légitime. La domination nourrit le pouvoir. Dominer, c'est manifester concrètement l'exercice de la puissance, à travers un contrôle social et des normes et contraintes intériorisées et acceptées.

18. Que nous enseigne Machiavel sur le pouvoir ?

- Machiavel se demande comment s'emparer du pouvoir et le conserver. Réponse : à travers une stratégie maîtrisée et réfléchie de la domination et de la violence, en enracinant, dans les sujets,



l'amour du maître. La politique est ici définie comme l'exercice du pouvoir qui établit une relation de domination fondée sur la crainte et l'amour.

19. Quelles sont, selon Max Weber, les différentes formes de domination ?

- La domination légale implique la règle du droit ; la domination traditionnelle se réfère aux règles coutumières ; la domination charismatique suppose l'autorité personnelle du chef.

20. Quelles sont les différentes racines de la domination ?

- Des racines biologiques et animales, psychologiques, imaginaires (le narcissisme), métaphysiques (la peur d'être libre, la paresse, le regard, la mauvaise foi). Au total, le pouvoir se fonde sur le désir de dominer et le besoin de dépendance.

21. Comment le pouvoir s'organise-t-il dans les sociétés primitives ?

- Les sociétés traditionnelles connaissent divers types de formations politiques : les bandes sans pouvoir séparé, les chefferies, les sociétés sans État à pouvoir diffus. Il y a souvent, dans une même région, coexistence de plusieurs formes politiques (en Afrique, par exemple, un État qui peut recouvrir différentes formes de pouvoir différents au niveau du village).

22. Qu'est-ce qui dévoile, selon la Boétie, l'énigme de la servitude volontaire ?

- Le tyran nous séduit et nous capte par une identification majeure : chacun, en se soumettant, s'identifie au maître et participe à sa puissance par une projection d'abord imaginaire. Le dernier des esclaves est envoûté, en ce qu'il se saisit, par identification, comme maître et dieu. La domination fonctionne en nous, par nous, en ce fond de nos âmes si avides de se faire identiques à celle du tyran. Si les peuples se coupent la gorge, c'est parce qu'ils portent, en eux, le tyran et se courbent eux-mêmes sous le joug d'une puissance imaginaire. La servitude volontaire désigne donc, non pas tant le désir d'être dominé que d'acquérir une identité imaginaire en se précipitant dans un corps indécomposable où chacun se fond avec chacun. L'amour du peuple pour le tyran n'est autre que son propre amour de soi.

23. D'où vient, selon Kant, l'amour de la servitude ?

- L'amour de la servitude renvoie au farouche refus d'être libre, d'assumer soi-même ses propres opinions et jugements. De la paresse, de la lâcheté, de l'indolence, du goût des habitudes, des préjugés.

24. Qu'est le pouvoir sur soi ?

- Le pouvoir sur soi se confond avec une maîtrise des forces obscures qui nous menacent. Il désigne cette puissance d'accéder à des règles de pensée et d'action créant un sujet autonome permettant de vivre humainement et heureux. Le pouvoir sur soi consiste à constituer, en raison même des urgences de la vie, un sujet autonome, un gouvernement de soi-même, d'édifier une durée psychique résistant aux troubles passionnels comme à l'angoisse de la mort.

25. Que nous enseigne le mythe de Protagoras ?

- Zeus chargea Prométhée et Epiméthée de distribuer aux espèces vivantes un ensemble de qualités. Or, Epiméthée dépensa toutes les facultés en faveur des animaux. Aussi Prométhée, voyant la faiblesse et la nudité de l'homme, lui fit-il présent du feu. Mis en possession des arts utiles à la vie, l'homme, toutefois, vit la politique lui échapper. Pour éviter que l'espèce humaine fût détruite par les animaux, « toujours et partout plus forts qu'eux » (Platon, *Protagoras*), Zeus « envoie Hermès porter aux hommes la pudeur et la justice, afin qu'il y eût dans les villes de l'harmonie et des liens créateurs d'amitié ». La politique et le pouvoir font échapper les hommes à la mort et aux puissances de destruction. La politique a pour fin de libérer l'homme de la solitude, de la faiblesse, de la mort. Le pouvoir fait vivre civilisation et cultures.

26. Quels sont les principaux fondements du pouvoir contemporain ?

- Le paradigme communicationnel, c'est-à-dire la possibilité de transmettre un message, de maîtriser information et communication (Lyotard). Selon Michel Foucault, le pouvoir contemporain se fonde sur la norme, sur des pouvoirs multiples et diffus, alors qu'il était autrefois référé à la loi. Enfin, selon Popper, le pouvoir contemporain dessine ses multiples figures sur fond de société ouverte. Selon Karl Popper, la société ouverte fournit une des assises du pouvoir contemporain. D'après Bourdieu, enfin, la domination, les inégalités de position, les élites, les rapports de force s'avancent de nos jours plus en souplesse, souvent masqués, revêtus d'une violence symbolique. Le pouvoir demeure ancré dans des structures d'obéissance. Dans nos sociétés plus ouvertes, aux hiérarchies sociales apparemment assouplies, la relation de domination est souvent intériorisée, occultée, parfois inconsciente, subie souvent en toute méconnaissance.

<http://libertaire.free.fr/LepouvoirCoursTerminale.html>